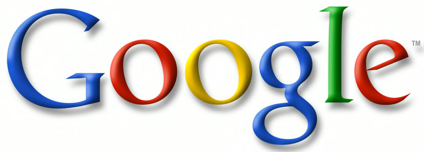


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

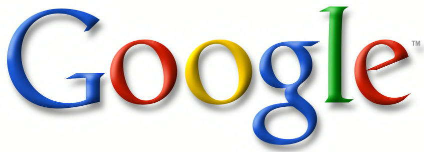
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

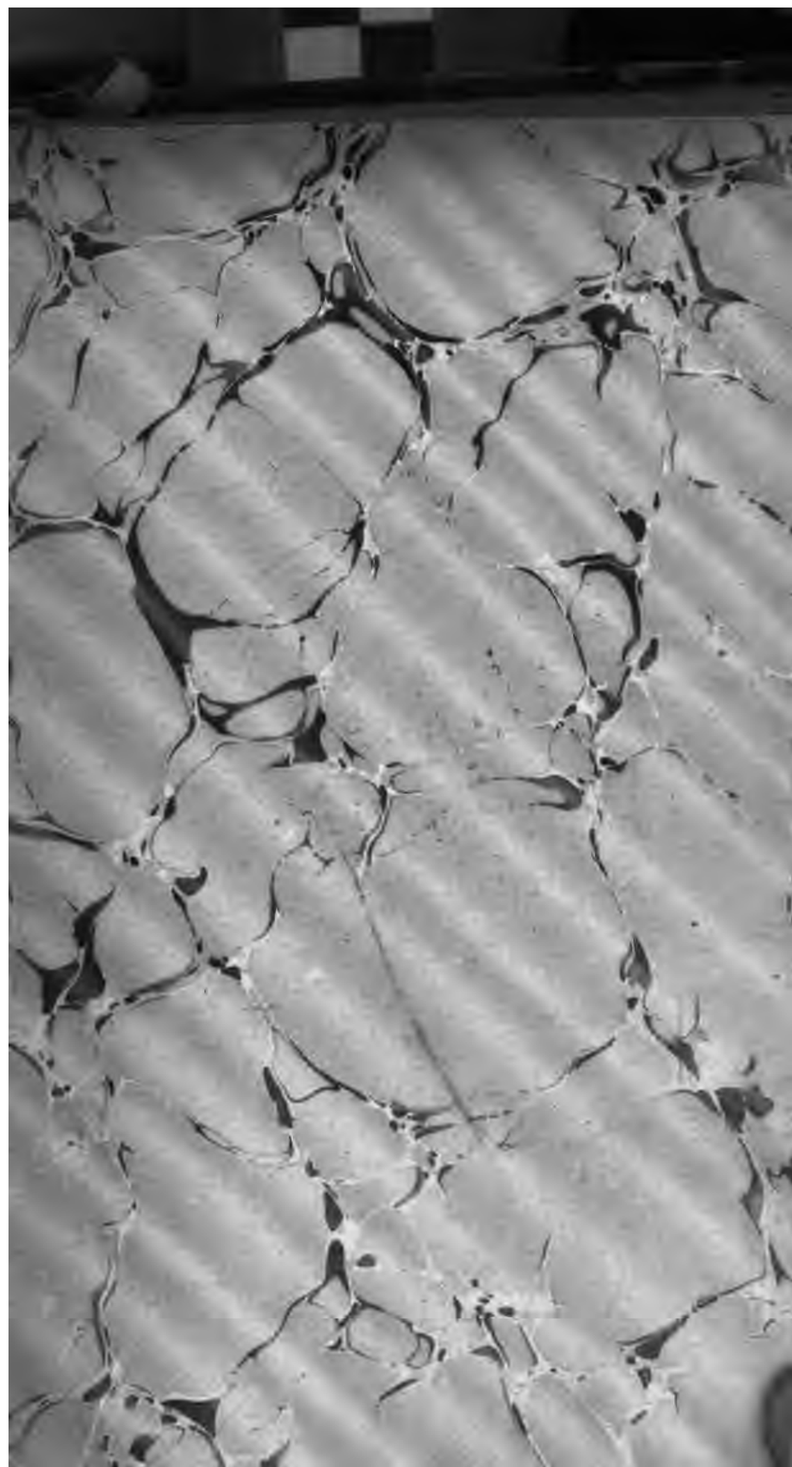
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





ABEL HERMANT

# LE FAUBOURG

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS

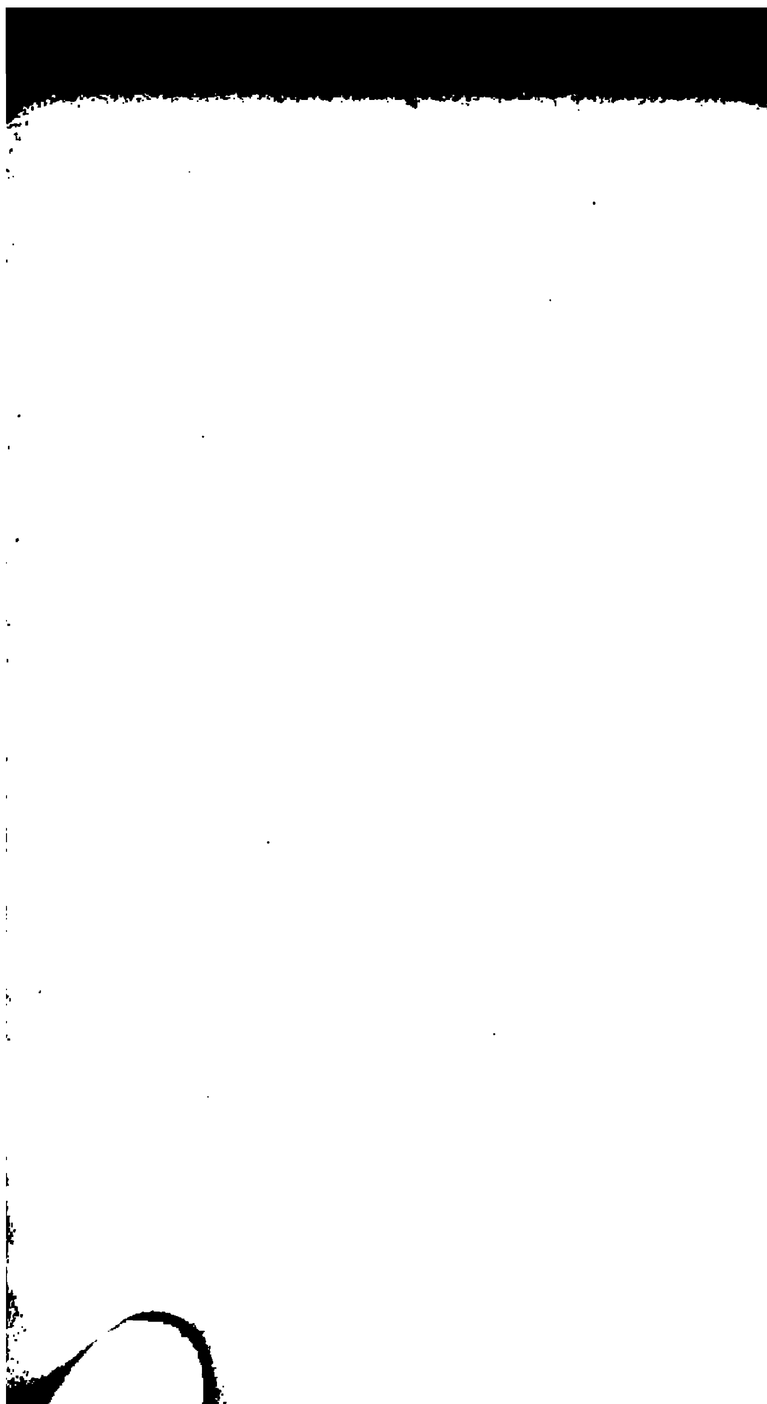
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900

Tous droits réservés



A Paul Hervieu
son ami.

# LE FAUBOURG

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre
du Vaudeville, le 23 novembre 1899.

## OUVRAGES DE ABEL HERMANT

---

Monsieur Rabosson (L'Éducation Universitaire). 1 vol
Le Disciple Aimé . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Le Cavalier Miserey . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Nathalie Madoré . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
La Surintendante . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Cœurs a part . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Amour de tête . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Serge . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Ermeline . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Les Confidences d'une Aïeule (Illustrations de Louis Morin) . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Le Frisson de Paris . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Les Transatlantiques . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

---

1. — La Carrière . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
2. — Le Sceptre . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
3. — Le Char de l'État . . . . . . . . . . . . 1 vol.

---

*Dans la Collection Ollendorff illustrée à 2 fr. le vol.*

Eddy et Paddy, avec 36 dessins de J.-E. Blanche.

---

## THÉATRE

La Meute, pièce en quatre actes . . . . . . . . 1 vol.
Théatre des Deux-Mondes (Les Transatlantiques. — La Carrière) . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
La Philippine, comédie en un acte . . . . . . . 1 vol.
L'Empreinte, pièce en trois actes . . . . . . . . 1 vol.

---

Tous droits de reproduction, de représentation et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à la librairie Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, 50, Paris.

ABEL HERMANT

# LE
# [F]AUBOURG

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS
[SO]CIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900
Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

Rom. Lang.
Touzot
3-19-52
78105

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| Le prince d'Entragues | MM. | Lucien Guitry. |
| Monsieur Havin | | Lérand. |
| Eddy | | Grand. |
| Donatien | | Riche. |
| Le marquis de Pontanevaux | | Nertann. |
| Le marquis d'Escrennes | | Numa. |
| Le duc de Verneuil | | Rambert. |
| Hélion | MMlles | Paule Evian. |
| Hippolyte Sajou | | Dorville. |
| Margit | Mmes | Raphaele Sisos. |
| La dsse de Verneuil, douairière | | Marie Samary. |
| La comtesse de Prégilbert | | Daynes-Grassot. |
| La comtesse Nandor-Eperjes | | Juliette Darcourt. |
| Mademoiselle de Tournus | | Archaimbaud. |
| La marquise de Pontanevaux | | Paule Andral. |
| Marie-Antoinette | | Dortzal. |
| Louise Cortella | | Cécile Caron. |
| Madame Sajou | | Lejeune. |
| Rosalie | | Marg. Lavigne. |

*Maitres d'hôtel, Valets de chambre et Valets de pied*

# LE FAUBOURG

## ACTE PREMIER

*ez la comtesse Nandor-Eperjes, dans les petits appartements de son hôtel, rue Barbet-de-Jouy. Un salon Louis XVI à boiseries grises, ouvrant, au fond, sur un boudoir de même style et, à droite, sur une salle à manger. Porte de l'antichambre au fond à droite. Une porte à gauche. Le luminaire d'intimité.*

### SCÈNE PREMIÈRE

A COMTESSE EPERJES, MADEMOISELLE DE TOURNUS, UN MAITRE D'HOTEL, UN VALET EN LIVRÉE.

La comtesse, en toilette fort voyante, parée de agnifiques bijoux et décolletée à l'excès est assise vant une petite table. Elle fait une patience. lle de Tournus, en noir, avec des diamants, est ns une bergère, un peu loin. Le valet de pied présente le cabaret, tandis que le maître d'hô-

tel pose une tasse sur la table à jeu, à côté des paquets de cartes, et verse le café pour la comtesse.

LA COMTESSE EPERJES, sans regarder.

Merci. (Elle lève les yeux. Au valet de pied.) Quelles liqueurs nous donnez-vous là ? Apportez donc la bénédictine. Vous savez bien que M^lle de Tournus ne boit que de la bénédictine.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Exclusivement. (On exécute les ordres.)

LA COMTESSE EPERJES

C'est un vœu que vous avez fait ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Presque : c'est une promesse que j'ai faite à mon confesseur.

LA COMTESSE EPERJES

Inutile de vous demander à quel ordre votre confesseur appartient.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Il n'est pas chartreux. (Les gens sortent.)

LA COMTESSE EPERJES, brouillant ses cartes.

Allons, bon ! Faute d'un valet de pique, voilà ma patience manquée.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Est-ce pour vous divertir, ou par superstition, que vous faites des réussites ? Aviez-vous formé un souhait ?

LA COMTESSE EPERJES

Naturellement. Toujours le même : la mort du comte Nandor-Eperjes, mon mari.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Voilà des sentiments peu chrétiens.

LA COMTESSE EPERJES

Ma chère, je mets à part de ma religion tout ce qui a trait à mon mari, au mariage et, en général, aux hommes.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Mais je vous trouve d'une férocité bien injuste pour ce pauvre comte Eperjes. En quoi vous gêne-t-il ? Vous ne vous aper-

cevez de son existence que par son grand nom, que vous portez, et par la grosse pension qu'il vous sert. Que diriez-vous si, pour devenir comtesse, vous en aviez été réduite à vous faire recevoir chanoinesse comme moi ?

LA COMTESSE EPERJES

Jamais je n'aurais pu m'y résoudre. Je trouve comique de se vouer au célibat, même provisoire, justement pour obtenir le droit d'être madame et titrée.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux un mari comme le vôtre, qui vous abandonne son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy et son château de Touraine, et qui vit toute l'année dans ses terres de Hongrie ou dans son hôtel de Budapest ?

LA COMTESSE EPERJES

Vous oubliez que j'ai une fille, et qu'il m'en prive six mois par an !

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Les six mois qui restent vous suffisent bien : vous ne me faites pas l'effet d'une mère poule. Et puis vous seriez mal venue ce soir à vous lamenter du partage, puisque vous attendez Margit, et que c'est le père qui va être privé.

LA COMTESSE EPERJES

C'est parce que je l'attends ce soir que je suis nerveuse, inquiète, je ne vis plus. Dans quel état, grand Dieu ! ma fille va-t-elle me revenir ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Est-ce qu'elle est malade ?

LA COMTESSE EPERJES

Au contraire !... Ce n'est pas ça du tout. Vous ne connaissez pas Margit. Vous ne savez pas quelle nature de feu !...

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Elle tient de vous.

LA COMTESSE EPERJES

Oui... Et de son père d'ailleurs. Eperjes est un homme terrible... (Un soupir.) terrible... Et bien beau... Comme tous les Hongrois... Mais des brutes !... Ce n'est pas un père qui peut surveiller sa fille, et un malheur est si vite arrivé ! J'en ai la continuelle angoisse pendant les six mois d'absence de Margit, et, dès qu'elle arrive, c'est la première question que je lui pose.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

En quels termes ?

LA COMTESSE EPERJES

Pas en propres termes. Je la regarde bien dans les yeux, et je lui dis : « Margit ? » Elle comprend, elle me regarde en face, elle me dit : « Calme-toi, maman, calme-toi. »

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Et vous êtes fixée ?

LA COMTESSE EPERJES

Oui... Mon Dieu ! comme ce train est en retard ! Pourvu... Elle a la rage de voyager le vendredi !

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous craignez que cela ne lui porte malheur ?

LA COMTESSE EPERJES

Non, mais c'est insupportable, c'est le jour où je reçois... Vous voyez, vous vouliez l'attendre pour dîner : mes premiers visiteurs nous auraient trouvées à table.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Attendez-vous grand monde ?

LA COMTESSE EPERJES

Mes fidèles du vendredi, et notamment tous les Verneuil de la terre. La duchesse doit me présenter ce soir sa future belle-fille.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Mlle Gallant (de Limoges). De Limoges

entre parenthèse. La fille d'un fabricant de porcelaines. Est-ce que nous allons voir le porcelainier et son épouse?

LA COMTESSE EPERJES

Dieu! non. D'abord le porcelainier, qui était comte du pape s'il vous plaît, est mort. Quant à la porcelainière, c'est une dévote maniaque, et qui vit de quatre sous dans la retraite. Elle se montrera tout juste le jour de la cérémonie. En attendant, c'est la duchesse douairière qui exhibe sa future bru chez les intimes.

(Elle pousse un grand soupir.)

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Pourquoi soupirez-vous?

LA COMTESSE EPERJES

Dame!... Je pensais un peu au jeune duc de Verneuil pour Margit.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous lui trouverez mieux.

LA COMTESSE EPERJES

Jamais ! Aimery est charmant, pas supérieur, mais si bien élevé ! Sage, aucune dette...

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Ce qui ne l'empêche pas de se marier pour les écus.

LA COMTESSE EPERJES

Nous aussi nous avons des écus, et on ne peut du moins pas dire que nous les ayons gagnés !... Aimery est orphelin de père, c'est excellent. Sa mère est une femme admirable, la plus forte tête du Faubourg. Ils ont du sang royal.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

C'est une façon de parler.

LA COMTESSE EPERJES

Peste ! qu'est-ce qu'il vous faut ? Il y a eu deux maîtresses de rois dans cette maison : Marie Touchet, favorite de Charles IX, et sa fille Catherine de Balzac

d'Entragues, favorite de Henri IV, créée marquise de Verneuil par son amant. Ce marquisat fut érigé en duché pour le fils qu'elle eut du Roi. La comtesse Margit Nandor-Eperjes pouvait s'appeler de Balzac d'Entragues, duchesse de Verneuil... Mais ces titres et ces noms sont réservés à M^lle Marie-Antoinette Gallant.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

De Limoges.

LA COMTESSE EPERJES

Et c'est encore la faute de mon mari, qui supprime sa fille six mois par an, à l'époque où il se brasse le plus de mariages !... Ah ! j'entends la voiture.

## SCÈNE II

LA COMTESSE EPERJES, MADEMOISELLE DE TOURNUS, LE MAITRE D'HOTEL, MARGIT.

LE MAITRE D'HOTEL, *entrant.*

La comtesse Margit vient d'arriver.

LA COMTESSE EPERJES, se précipitant vers l'antichambre.

Margit ! Mon enfant !

MARGIT, paraissant, très calme.

Bonjour, maman.

LA COMTESSE EPERJES

Quel retard ! Je me rongeais.

MARGIT

Ne te plains pas. C'est déjà joli que j'aie pu prendre ce train-là.

LA COMTESSE EPERJES

Comment ? Qu'est-il arrivé ?

MARGIT

Du joli, va !

LA COMTESSE EPERJES

Ciel ! (La dévisageant.) Margit ?...

MARGIT

Eh bien, oui, il est arrivé des choses effroyables, mais attends un peu, pour être retournée, que je te les raconte.

LA COMTESSE EPERJES

C'est inutile, je devine.

MARGIT

Hein?

LA COMTESSE EPERJES, la dévisageant de nouveau.

Margit!...

MARGIT, éclatant de rire.

Ah!... Calme-toi, maman, calme-toi.

LA COMTESSE EPERJES

Ouf!

MARGIT

Je n'y étais plus du tout. Non, calme-toi, ça n'a pas le moindre rapport. (Elle rit encore.) Non, toi et papa, vous êtes trop drôles. Il manifeste exactement les mêmes craintes lorsque je lui reviens de Paris, que toi lorsque je te reviens de Nagi-Eperjes. Il me regarde du même œil. Il m'interroge de la même voix... Ce n'est pourtant pas à force de vivre ensemble que vous avez fini par vous ressembler.

LA COMTESSE EPERJES

Mon enfant, tu n'as pas vu Mlle de Tournus.

MARGIT

Non, je n'ai vu que toi. (Elle tend la main à Mlle de Tournus.)

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Bonjour, ma chère Margit. Votre père se porte bien ?

LA COMTESSE EPERJES

C'est juste, les convenances exigent que je te demande aussi de ses nouvelles.

MARGIT

Il a failli être tué hier matin.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Dieu !

LA COMTESSE EPERJES, à Mlle de Tournus.

Qu'est-ce que je vous disais ? Il ne s'en fallait que d'une carte... (A Margit.) Est-ce qu'il est encore très malade ?

MARGIT

Il n'est pas malade : il a failli être tué.

LA COMTESSE EPERJES

Comment ?

MARGIT

Je pensais que tu serais déjà au courant. Tu n'as donc pas lu les journaux de ce matin ?

LA COMTESSE EPERJES

Chaque fois que j'avise dans mon *Gaulois* une dépêche datée de Budapest, je passe.

MARGIT

Eh bien, tu te prives. Pour l'instant, le régime parlementaire y bat son plein. On se croirait en France. Chaque séance nous vaut cinq ou six duels au sabre.

LA COMTESSE EPERJES

Eperjes s'est battu ! Raconte-nous ça.

MARGIT

D'autant mieux que j'ai été témoin oculaire.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous avez vu monsieur votre père...

MARGIT

Comme je vous vois.

LA COMTESSE EPERJES

Raconte !

MARGIT

En deux mots, tu sais, parce que je viens de rouler vingt-huit heures, et je meurs de faim... Voilà... Il y a quatre jours, à la Chambre, le comte Arday de Nagi-Ardé a appelé le baron Pécs fédéraliste.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

C'est anodin.

MARGIT

Oui, pourtant le baron Pécs a envoyé ses témoins, dont mon père, au comte de

Nagi-Ardé. La rencontre était décidée pour hier matin, chez nous, dans le parc, devant la fausse isba russe. Avant-hier soir, je reçois un mot du comte Béla Féhervary, tu sais...

LA COMTESSE EPERJES

Non, je ne sais pas.

MARGIT

Oh! un si gentil garçon, avec lequel j'ai follement valsé cet hiver.

LA COMTESSE EPERJES

Et il t'écrit!

MARGIT

Oui... pour m'aviser de la chose. Croirais-tu qu'il n'avait jamais vu de duel au sabre! Et moi non plus! A la première heure, je vais lui ouvrir la grille du parc.

LA COMTESSE EPERJES

Voilà comme tu es surveillée! c'est effrayant!

MARGIT

Si tu m'interromps toujours, je ne dîne- jamais... J'introduis Béla.

LA COMTESSE EPERJES

Tu l'appelles par son petit nom!

MARGIT

Tiens!... Je m'enferme avec lui dans sba. Nous soulevons un coin de rideau : adversaires étaient déjà en place. Ça a pas traîné. Le comte de Nagi-Ardé a rché sur le baron Pécs en faisant des oulinets. Le baron ne bougeait pas. Il ait l'air fasciné. Et quand le comte a été it à fait sur lui, il n'a pas même essayé parer, il s'est laissé faire, le sabre est tré...

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Oh!

LA COMTESSE EPERJES

Tu devais mourir de peur!

MARGIT

Pas du tout... Non, c'est drôle, Béla semblait plus effrayé... ou du moins plus ému, plus énervé que moi... A mesure que Nagi-Ardé marchait sur sa victime, il se rapprochait de moi aussi, jusqu'à me toucher. Je le sentais trembler contre moi. Il m'a pris les poignets et, quand le sang a jailli, il me les a serrés si fort que j'ai crié.

LA COMTESSE EPERJES, à Mlle de Tournus, bas.

Avez-vous lu Casanova ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous plaisantez ! (A Margit.) Eh bien, et votre père ?

MARGIT

Au moment où les médecins venaient de constater le décès de Pécs...

LA COMTESSE EPERJES

Il est mort ?

MARGIT

On le serait à moins... Je ne sais pas ce i a passé par la tête de mon père... Il t devenu tout pâle, et il a dit au comte de igi-Ardé un mot... un gros mot que je oserais pas répéter.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Je n'entends pas le Hongrois.

MARGIT

Si je l'avais dit, je l'aurais dit en français.

LA COMTESSE EPERJES

Alors ?

MARGIT

Alors, on les a alignés. Ah! ce n'était s très appétissant de se battre avec Nagi-rdé, mais mon père a un courage admible. Nagi-Ardé a recommencé le même i, mon père l'attendait de pied ferme... èla, toujours à mes côtés, avait l'air beauup moins troublé que la première fois.

Moi, j'étais moins brave, et dame ! quand j'ai vu les combattants presque l'un sur l'autre, j'ai fermé les yeux. Mais j'ai été obligée de les rouvrir par un grand cri que j'ai entendu. Alors j'ai vu...

LA COMTESSE EPERJES

Quoi ?

MARGIT

Nagi-Ardé, son sabre en deux morceaux, brisé par la parade de mon père. Après quoi le sabre de papa s'était abattu sur le beau nez de Nagi-Ardé pour le trancher d'un seul coup. Et c'était si drôle, ce visage sans nez, cette main furieuse qui brandissait un tronçon d'arme... c'était si beau, mon père debout, impassible, sans blessure, tout ça au grand soleil du matin... j'ai été prise d'un rire... d'un rire nerveux... et je suis tombée raide évanouie.

LA COMTESSE EPERJES

Et Béla ?

MARGIT

Ah ! je ne sais pas ! Quand je suis reve-

nue à moi, je n'avais que le temps de courir à la gare... (A M^lle de Tournus.) Qu'est-ce que vous marmottez-là, mademoiselle de Tournus ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS, gravement.

Je prie pour l'âme du baron Pécs, mort en état de péché mortel.

MARGIT

Ah ? Eh bien, moi, je vais dîner. Ça m'a creusée de vous raconter ça.

LA COMTESSE EPERJES

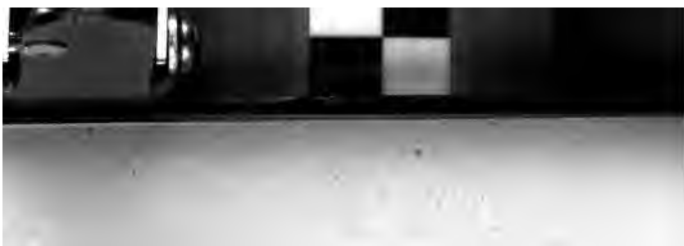
Va dîner vite, et t'habiller.

MARGIT

Tiens, c'est vrai, c'est ton vendredi. Es-tu belle ! Quelle toilette ! Quelles épaules ! (Elle baise l'épaule de sa mère.) Qui aurons-nous ?

LA COMTESSE EPERJES

La duchesse de Verneuil, qui vient me présenter M^lle Gallant, la fiancée de son fils.





MARGIT, *vivement.*

Aimery de Verneuil est fiancé ?

LA COMTESSE EPERJES

Margit !

MARGIT

Quoi ?

LA COMTESSE EPERJES

Tu n'avais jamais pensé au duc ?

MARGIT

Évidemment si... Eh bien, et toi ?... C'était un parti sortable. Je ne suis pas si commode à caser.

LA COMTESSE EPERJES

Toi !

MARGIT

Oui, moi. D'abord, je veux me marier à Paris...

LA COMTESSE EPERJES

Tu me l'as juré.

MARGIT

Je me le suis juré à moi-même, donc tu peux être tranquille... Et tu sais, je préfère que ça ne traîne pas, j'en ai assez de faire la navette... Je ne puis épouser qu'un homme de mon rang. Ça limite le champ de mes recherches à ce côté-ci de l'eau. Et leur Faubourg... m'effraie. Il sent le renfermé. Moi, je suis une créature de grand air. Je veux devenir Parisienne, mais je ne peux pas cesser d'être moi-même. J'ai une personnalité qui résiste.

LA COMTESSE EPERJES

Alors?

MARGIT

Alors, il faudrait... inventer ce qui n'existe pas... un homme qui ne soit de ce monde-là que par le nom et la fortune... à qui je ne fasse pas peur... et qui ne me fasse pas froid... Seulement, comme il est peu probable que nous dénichions cet oiseau rare, on se contentera, comme

d'habitude, d'un à peu près. A ce titre, Aimery de Verneuil m'aurait plu. Il est duc, et il est gentil... un peu étriqué...

LA COMTESSE EPERJES

Enfin, tu ne l'aimes pas?

MARGIT

Dieu ! maman, que tu es comique ! Tu te figures que je ne peux pas voir un jeune homme sans...

LA COMTESSE EPERJES

On a sonné ! Sauve-toi, tu n'es pas habillée.

MARGIT

On me verrait en costume de voyage, le beau malheur ! Comme tu tiens à l'étiquette ! Ah ! je ne te ressemble pas pour ça. Moi, je me montrerais à la terre entière en robe de nuit ou en peignoir de bain.

Elle envoie un baiser du bout des doigts et sort par la salle à manger.

LA COMTESSE EPERJES

Ces séjours en Hongrie sont déplorables. Entendez-vous ce qu'elle dit? Elle me revient de là-bas avec des habitudes d'étuve publique.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Sa religion me paraît bien précaire.

On ouvre la porte. Havin entre. Il porte un habit de coupe un peu surannée.

## SCÈNE III

LA COMTESSE EPERJES
MADEMOISELLE DE TOURNUS, M. HAVIN

LA COMTESSE EPERJES

Ah! c'est monsieur Havin. (Elle lui tend la main, il s'incline très bas. A Mlle de Tournus.) Je suis bien aise de vous le présenter, vous ferez grand cas de lui. M. Havin, qui a conduit l'éducation du duc de Verneuil...

HAVIN

Et du prince, son frère cadet.

LA COMTESSE EPERJES

J'oublie toujours que la duchesse a deux fils !

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Aimery, le duc, et Alain, qui porte un titre de prince du Saint-Empire.

LA COMTESSE EPERJES

On ne le voit jamais, comment y penser.

HAVIN

Le prince vit fort à part.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

J'ai ouï dire qu'il a mal tourné.

HAVIN

C'est un esprit original.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Mettons un mauvais sujet.

LA COMTESSE EPERJES

M. Havin, après avoir élevé le duc et le prince, est demeuré indispensable chez Mme la duchesse de Verneuil. M. Havin est une de nos intelligences les plus élevées.

HAVIN

Les plus pratiques, Madame : je suis un homme d'action tout simplement, un modeste homme d'action... N'est-ce pas à Mlle de Tournus que vous me faites l'honneur de me présenter ? Ou plutôt à Mme la comtesse de Tournus.

LA COMTESSE EPERJES

Oui. Vous êtes faits pour vous entendre, car, bien que laïques, vous êtes un peu d'église tous les deux.

HAVIN

D'église ? Moi ?

LA COMTESSE EPERJES

Mais oui, on dit couramment que vous êtes...

HAVIN, riant beaucoup.

De robe courte? Comme dans le *Juif-Errant*. Rodin.

LA COMTESSE EPERJES

Je n'ai pas lu ces choses-là.

HAVIN

Ni moi non plus, Madame, je vous prie bien de le croire.

MADEMOISELLE DE TOURNUS, à la comtesse Eperjes.

J'avais beaucoup entendu parler de lui, mais je n'avais pas encore eu le plaisir de le rencontrer dans le monde.

HAVIN

Mademoiselle de Tournus doit bien penser que je n'y vais guère. On ne m'invite pas. (A la comtesse Eperjes.) Je vous suis d'autant plus reconnaissant, Madame, de ne m'avoir pas oublié, et je saisis cette occasion de vous en faire mon remerciement.

LA COMTESSE EPERJES

Il eût été bien malséant que je vous oubliasse, le jour où Mme la duchesse vient me présenter sa future bru, puisque c'est vous, dit-on, qui fûtes le principal instrument de ce mariage.

HAVIN

C'est moi. J'aime à m'en glorifier. Non dans une vue de vanité personnelle ! Mais cet exemple démontre avec éclat que la Providence use à l'occasion des instruments, comme vous dites, les plus modestes, et qu'elle tend à ses fins par des sentiers aussi obscurs que détournés. De ce point de vue, certains événements, qui paraîtraient au vulgaire purement mondains, prennent un véritable caractère d'éternité. Figurez-vous, Madame, que toutes les péripéties de ma propre existence semblent avoir été voulues par Dieu même — je m'en rends compte à présent — pour préparer l'union si avantageuse





de mon cher élève le duc de Verneuil et de M[lle] Marie-Antoinette Gallant.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

De Limoges.

HAVIN

Entre parenthèse, c'est juste, je l'oubliais. Je l'oubliais, parce que la famille Gallant (de Limoges) est originaire de Bordeaux. C'est même pour cela que le frère de notre future duchesse a, comme tous les Bordelais de bonne naissance, un type anglais très marqué. Il se fait appeler d'un diminutif anglais de son prénom d'Edouard : Eddy. M[me] la duchesse doit vous l'amener.

LA COMTESSE EPERJES

Je serai charmée de le connaître.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Pourquoi : de Limoges, s'ils sont natifs de Bordeaux ?

HAVIN

A cause de leur manufacture, Mademoiselle, qui est à Limoges.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Est-ce que leur titre vient aussi de là ?

HAVIN

Mon Dieu, oui. M. Gallant le père, aujourd'hui décédé, avait fourni un merveilleux service de table au Saint-Siège. Le Saint-Siège était un peu gêné. Il y eut des négociations, et il fut convenu que M. Gallant serait anobli pour... service extraordinaire.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Voilà une courte noblesse pour des Balzac d'Entragues. Il est vrai que la duchesse ne redoute pas les mésalliances. Elle a déjà marié, il y a dix-sept ans, sa fille aînée Herminie à un certain marquis de Pontanevaux...

HAVIN

Que dites-vous, Mademoiselle ? Mais les Pontanevaux sont d'une excellente noblesse rurale.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Ils n'avaient pas encore la moindre situation au milieu du douzième siècle.

HAVIN, à la comtesse Eperjes.

Vous verrez ce soir le marquis et la marquise de Pontanevaux.

LA COMTESSE EPERJES

Ils sont à Paris !

HAVIN

Ils viennent d'arriver pour les fêtes du mariage, bien heureux d'embrasser, par la même occasion, leur fils, leur petit Hélion, qui est élevé, comme vous savez, à Paris, chez sa grand'mère.

LA COMTESSE EPERJES

Par vous.

HAVIN

Oui... On a dit également, à déjeuner, que la sœur de M^me^ la duchesse, la comtesse Polydore de Prégilbert, pensait venir ce soir avec son fils, le comte Donatien.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

M^me^ de Prégilbert est une des personnes les mieux nées, mais la plus bizarre et la plus désagréable qui soit.

HAVIN

N'est-ce pas ?

LA COMTESSE EPERJES

Monsieur Havin, vous nous disiez que votre histoire contient des preuves nouvelles de la Providence. Nous serions heureuses d'en juger, M^lle^ de Tournus et moi.

HAVIN

Je serai bref. Lorsque j'étais tout jeune... je ne parais pas mon âge... j'avais

le grand désir d'entrer dans les Ordres. Ma vocation — j'ose employer ce mot — fut contrariée par une santé déplorable.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous ne paraissez pas plus votre mauvaise santé que votre soi-disant grand âge. Vous avez la mine très fleurie.

HAVIN

Ne m'en parlez pas, j'en suis honteux. Voilà les fruits du régime trop riche auquel je suis soumis chez Mme la duchesse... Obligé de renoncer à la prêtrise, je résolus de me consacrer à l'enseignement.

LA COMTESSE EPERJES

Est-ce que ce n'est pas beaucoup plus fatigant ?

HAVIN

Non. Dans le collège où j'eus le bonheur d'être accueilli comme professeur de grammaire, il s'agit principalement de jouer avec les élèves.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

C'est donc une maison à la nouvelle mode ?

HAVIN

C'est le collège fondé par les bons Pères dans l'île d'Aurigny. J'y séjournai quatre ans. Là, l'un de mes meilleurs élèves fut le jeune Edouard Gallant.

LA COMTESSE EPERJES

Eddy ?

HAVIN

Oui... Madame, à dix-sept ans, il était déjà bâti comme un athlète, et il jouait au foot-ball comme un ange.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Oh !

HAVIN

Dans une partie de Rugby, il me cassa la jambe d'un coup de pied bien involontaire. Je fus indisponible plusieurs mois, et je restai impropre à l'enseignement.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Du foot-ball.

HAVIN

Oui. Désespéré de cet accident, le jeune Eddy m'adressa à sa mère, la comtesse Gallant, qui venait de perdre son mari. J'eus le bonheur de pouvoir l'aider dans l'administration de la manufacture, et de la diriger un peu dans le maniement de ses revenus considérables, dont elle ne voulait pas user pour elle-même par un scrupule de piété. Entre temps, j'étais présenté à Mme la duchesse, je faisais l'éducation de ses deux fils, j'entamais celle de son petit-fils. Enfin vous voyez, sans que j'y insiste, comment je me suis trouvé désigné pour servir de trait d'union entre les deux familles. Cela était à l'avantage des deux. J'étais ravi de marier le duc dans des conditions magnifiques. En outre, le jeune Eddy était moins fort sur la porcelaine que sur les jeux anglais,

et il devenait urgent d'introduire dans la manufacture un homme pour tout gouverner.

LA COMTESSE EPERJES

Voulez-vous dire que le duc de Verneuil va se mettre à fabriquer des assiettes ?

HAVIN

Pas précisément. Ou du moins pas officiellement, puisque tout restera au nom de son beau-frère et de sa belle-mère.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Un Balzac d'Entragues , tourner des assiettes !

HAVIN

Mon Dieu, Mademoiselle, il y a la manière, comme on dit.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Vous avez l'air si fier de ce que vous avez manigancé, Monsieur, que je n'ose vous en exprimer tout mon sentiment.

Cette mésalliance est encore plus effroyable que je n'imaginais. Elle m'ahurit.

HAVIN

Oui, Mademoiselle, je suis fier. J'ai rendu un grand service à deux familles que j'aime et, par contre-coup, à la Société.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

En travaillant, pour votre faible part, à la déchéance de la noblesse française ?

HAVIN

La pire déchéance pour la noblesse française, c'est la pauvreté qui la menace. Elle n'a été noble à l'origine que parce qu'elle a conquis le sol. Il n'y a proprement que deux classes : celle qui possède et celle qui ne possède pas. Dieu est avec la première, parce que, possédant, elle veut conserver, et elle a naturellement l'esprit de tradition, de respect et de foi, en un mot l'esprit chrétien, comme l'autre a naturellement l'esprit de révolution.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Mais, Monsieur, cette haute bourgeoisie que vous prétendez égaler ou même agréger à la noblesse, est issue de la Révolution, et elle en est tout infectée !

HAVIN

Vous jugez d'après les pères. Moi, je vous réponds des fils : c'est nous qui les enseignons.

LA COMTESSE EPERJES

En cherchant bien, on pourrait trouver d'autres expédients que le mariage bourgeois pour relever les finances de votre aristocratie. Il y a encore des noblesses étrangères qui sont fort riches. Seriez-vous hostile aux mariages internationaux?

HAVIN

Nullement, Madame. J'estime au contraire que toutes les noblesses d'Europe doivent s'allier entre elles pour opposer une digue unique au mauvais flot qui monte partout. On ne doit plus faire ac-

ception de patries dès qu'il s'agit de l'œuvre sociale. Il n'y a plus alors que les principes, le rang et la fortune qui comptent. On est de sa caste et de sa religion avant d'être de son pays.

LA COMTESSE EPERJES

Eh bien, je vous recommande ma fille : elle est très jolie, très riche, et je veux qu'elle se marie en France.

HAVIN

Ah !...

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Voici le marquis et la marquise de Pontanevaux.

## SCÈNE IV

LA COMTESSE EPERJES, MADEMOISELLE DE TOURNUS, M. HAVIN, LE MARQUIS DE PONTANEVAUX, LA MARQUISE DE PONTANEVAUX.

LA COMTESSE EPERJES, à la marquise.

Comme je suis contente de vous voir ! C'est une si grande rareté !

LA MARQUISE

Que voulez-vous, la terre ne laisse guère de répit, quand on s'en occupe avec compétence et avec passion comme M. de Pontanevaux.

PONTANEVAUX

Nous vivons à une époque difficile. Maintenant, c'est quand on est propriétaire qu'il faut gagner son pain.

LA COMTESSE EPERJES

Je vous admire de vous résigner à cet exil.

LA MARQUISE

Il est plus dur pour Enguerrand que pour moi. Je suis toujours par voies et par chemins : vous savez que je vais en Angleterre plusieurs fois par an pour le service d'honneur.

LA COMTESSE EPERJES

Cela est très assujettissant ?

LA MARQUISE

Moins qu'on ne pourrait croire. Madame est si bonne ! Elle nous permet de sortir le dimanche.

PONTANEVAUX

Et puis la marquise a la joie de pouvoir, à chaque aller et à chaque retour, embrasser notre fils Hélion, qui reste à Paris chez sa grand'mère.

LA COMTESSE EPERJES

Cela doit vous priver, de le voir si peu.

LA MARQUISE

Enguerrand désirait que son fils allât au collège.

PONTANEVAUX

Comme moi. C'est au collège que je suis devenu l'homme que je suis.

LA MARQUISE

Mais Hélion est externe, à Madrid, sous la haute direction de M. Havin... Bonsoir, monsieur Havin.

LA COMTESSE EPERJES

M. Havin est, dit-on, un éducateur merveilleux.

HAVIN

J'ai tout bonnement de la chance avec mes élèves. Celui-ci est une âme angélique.

LA MARQUISE

De la chance avec vos élèves, cela dépend. Est-ce que mon cousin Donatien de Prégilbert n'a pas été votre élève à Aurigny ? Je le soupçonne de donner bien du fil à retordre à tante Victoire, quoiqu'elle ne parle de lui en public qu'avec des larmes aux yeux.

HAVIN

Le comte Donatien est un espiègle.

PONTANEVAUX

Nous venons de les voir à la porte, qui descendaient d'un fiacre en se disputant.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

D'un fiacre !

PONTANEVAUX

Il y a peut-être un cheval malade chez votre tante.

LA MARQUISE

Mon ami, il faudrait s'en informer. Tante Victoire est tellement susceptible ! (On a servi le thé.)

LA COMTESSE EPERJES

Prendrez-vous du thé ?

LA MARQUISE

Merci.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, DONATIEN

LA COMTESSE EPERJES

Il paraît que vous arrivez en fiacre ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Ne m'en parlez pas ! J'ai eu la sottise

de prêter mon coupé à Donatien cette après-midi : il a trouvé spirituel de casser toutes les glaces.

LA COMTESSE EPERJES, étonnée.

Pourquoi ?

DONATIEN

Comme ça, pour rien... Si maman se met à dire du mal de moi, je vais aller dans un petit coin. (Il va en effet près de la table à thé et dit au maître d'hôtel, en lui désignant un flacon de liqueur :) Qu'est-ce que c'est que ça ? Kummel ?

LE MAITRE D'HOTEL

Oui, monsieur le comte.

DONATIEN

Non, laissez le flacon.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Ah ! bonsoir, mademoiselle de Tournus, je ne vous apercevais pas. Bonsoir, Pontanevaux...

PONTANEVAUX

Vous allez bien, ma tante ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Très mal. Je tousse comme une pauvre *schismatique*. (Etonnement.)

LA MARQUISE

Vous avez toujours vos bourdonnements dans les oreilles ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

J'ai entendu toute la journée comme un *glabre* de cloches. (Etonnement.)

LA COMTESSE EPERJES

Une tasse de thé ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Merci, ma chère, mon médecin me l'a *vigoureusement* défendu. (Etonnement.)

MADEMOISELLE DE TOURNUS, bas à M. Havin.

Est-ce qu'il y a longtemps que la comtesse de Prégilbert a eu son attaque ?

HAVIN

Quelle attaque ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Je croyais qu'elle avait eu une attaque, d'où il lui était resté ce défaut de langue et ce charabia.

HAVIN

Non, c'est de naissance.

LA MARQUISE, à la comtesse de Prégilbert.

Ma tante, mais voyez donc, Donatien boit comme un trou !

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Il fait semblant. Oh ! je connais toutes ses malices.

DONATIEN

Tiens, je n'avais pas vu la bénédictine. (Apercevant la duchesse, le duc, Marie-Antoinette et Eddy, il annonce très haut :) Madame la duchesse de Verneuil ! Monsieur le duc de Verneuil ! Mademoiselle...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Donatien ! Quelles façons déplorables vous avez !

DONATIEN

Au contraire, maman, vous voyez que je ferais un excellent domestique.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, avec admiration.

Il a infiniment d'esprit.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE, LE DUC, MARIE-ANTOINETTE, EDDY, puis LE PRINCE.

L'entrée de la duchesse se fait avec quelque solennité. On se lève, baise-mains, etc.

LA DUCHESSE, à la comtesse Eperjes, un peu brusquement.

Eh bien, voilà cette enfant, que je vous avais promis de vous amener.

LA COMTESSE EPERJES

Elle est ravissante... Mademoiselle vous

voyez que madame la duchesse me traite comme une parente. J'espère que vous me mesurerez là-dessus l'affection que vous m'accorderez.

MARIE-ANTOINETTE

Madame, je suis bien touchée de votre aimable accueil.

LA DUCHESSE

Elle est très timide, cela se dégèlera.

LA COMTESSE EPERJES, au duc.

Mon cher duc, c'est à vous que je fais des compliments.

LE DUC

Madame, je les accepte avec fierté.

LA DUCHESSE

Mon fils est très amoureux de sa fiancée, ce qui ne gâte rien.

LA COMTESSE EPERJES

Comme vous avez raison !

LA DUCHESSE

J'ai pris la liberté de vous amener le frère de ma future bru, qui mourait d'envie d'être présenté chez vous. (Présentant.) Le comte Gallant (de Limoges).

LA COMTESSE EPERJES

Soyez le bienvenu, Monsieur...

EDDY

Madame...

LA COMTESSE EPERJES

Vous connaissez M. Havin ?

EDDY

Mon ancien maître.

LA COMTESSE EPERJES

M[lle] de Tournus ?

EDDY, s'inclinant devant M[lle] de Tournus.

Madame la comtesse...

MADEMOISELLE DE TOURNUS, flattée, à M. Havin.

Mais il est très informé, ce marchand de pots, très bien élevé.

HAVIN

Je m'en flatte. (Le prince entre.)

LA DUCHESSE

Ah! voici mon autre fils, le prince d'Entragues. Je parie que vous ne l'auriez pas reconnu. Car voilà bien six ans que personne au monde ne le voit.

LA COMTESSE EPERJES, tendant la main au prince.

On s'en plaint.

LE PRINCE, lui baisant la main.

Vous êtes mille fois bonne, Madame, mais je suis sûr qu'on n'y pense guère.

LA COMTESSE EPERJES, à la duchesse, tandis que le prince fait le tour du salon, serrant ou baisant des mains.

Moi, je vais avoir le plaisir de vous montrer ma fille, qu'on ne voit guère non plus, hélas!

LE PRINCE, revenant.

La comtesse Margit est arrivée?





LA COMTESSE EPERJES, avec une amabilité marquée pour le prince.

Ce soir... Vous consentez à redevenir un peu mondain à l'occasion du mariage d'Aimery ?

LE PRINCE, souriant.

Un peu, très peu.

LA COMTESSE EPERJES

Vous devez être ravi de votre future belle-sœur. (Il s'incline.) Nous étions en train de féliciter le duc. Son bonheur ne vous donne pas envie de l'imiter ?

LE PRINCE

Au contraire, Madame, il me décourage.

DONATIEN, de loin.

Bien répondu.

Le prince a un petit mouvement de tête dédaigneux vers Donatien.

LA COMTESSE EPERJES, à la duchesse.

Une tasse de thé ?

LA DUCHESSE

Volontiers. J'ai besoin de toniques. Je suis rendue.

LA MARQUISE

J'admire maman. Je ne sais pas comment elle suffit à tout ce qu'elle fait.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Vous serez bien avancée, ma sœur, quand vous vous serez tuée. Vous menez une vie d'homme d'affaires.

LA DUCHESSE

Oh ! pour ce qui est des affaires, M. Havin me supplée. C'est lui qui est extraordinaire, il s'entend également à tout.

HAVIN

Me voilà trop payé, madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Il fait marcher la maison pendant que je cours les magasins avec ces enfants, car

je m'occupe de tout, même du trousseau : Mme Gallant s'en est remise à moi.

LA COMTESSE EPERJES, à Marie-Antoinette.

Vous devez très facilement vous entendre avec votre fiancé ?

MARIE-ANTOINETTE

Nous n'avons en rien les mêmes goûts.

LE DUC

Il paraît que cela vaut mieux.

LA DUCHESSE

C'est moi qui tranche.

LA COMTESSE EPERJES

Avez-vous plutôt les goûts de votre fils ou de mademoiselle ?

LA DUCHESSE

J'ai les miens, et ils s'y rangent.

LA COMTESSE EPERJES, à Marie-Antoinette.

Vous devez avoir déjà une partie de votre écrin ?

MARIE-ANTOINETTE

Le prince vient de me remettre son présent avant dîner.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Qu'est-ce que c'est ?

MARIE-ANTOINETTE

Un soleil.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Un soleil ? Comment, un soleil ?

MARIE-ANTOINETTE

Un tournesol, dont le cœur est en émail noir et les pétales en brillants montés sur or.

LE DUC

Il a été exposé au salon du Champ-de-Mars cette année.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Est-ce que vous aimez ces bijoux modernes ? On ne sait qu'imaginer maintenant. Moi, je me demande où les artistes vont chercher ce qu'ils inventent.

DONATIEN

Vous allez choquer mon cousin d'Entragues, il a la religion de ces gens-là.

HAVIN

Il faut bien croire à quelque chose.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, à la duchesse.

J'espère que vous ne donnez pas dans les nouvelles modes en fait de lingeries.

LA DUCHESSE

Non. J'aime que le linge soit net et froid. Un petit festonné...

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Jadis, un trousseau, une corbeille, étaient choses sérieuses, et même sévères. On n'y admettait que des pièces classiques, de grand prix, qui n'ont pas de mode. Je regrette que cet usage soit périmé.

LA COMTESSE EPERJES, à la duchesse.

Vous occupez-vous aussi d'ameublement?

LA DUCHESSE

Dieu ! non. Ils vont partir pour la campagne et, au retour, ils s'installeront provisoirement chez moi. On leur a seulement arrangé deux chambres, et le prince, qui est très tapissier, a bien voulu se charger de cela.

DONATIEN

*Modern style.*

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Comment, *modern style*? Madame la duchesse, vous laissez entrer de pareilles horreurs dans votre hôtel?

LA DUCHESSE

Ah! je ne vous dis pas que, si je choisissais moi-même...

LA MARQUISE

Le fait est... Après déjeuner, mon mari et moi nous y sommes montés voir, et nous nous sommes, si j'ose dire, tenu les côtes... N'est-ce pas, Enguerrand?

PONTANEVAUX, *en sursaut.*

Eh ? Eh ?... Oui.

LA COMTESSE EPERJES

Qu'a donc le marquis ?

LA MARQUISE, *riant.*

Excusez-le, il est très fatigué.

PONTANEVAUX

Très fatigué. J'ai écrit toute la journée.

LA MARQUISE

A son régisseur.

PONTANEVAUX

Et ce sont des lettres d'une difficulté ! Ces gens-là sont si ombrageux maintenant, il faut peser le moindre mot, jusqu'à la formule de salutation.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Je suppose que vous n'assurez pas votre régisseur de votre considération distinguée ?

LA DUCHESSE, au duc qui cause bas avec sa fiancée.

Vous pouvez aller dans les coins avec Marie-Antoinette. M^me Eperjes vous permet les apartés.

LA COMTESSE EPERJES, avec bonté.

Mais certainement. (Le duc et Marie-Antoinette s'écartent. — A la duchesse.) Comme je vous félicite encore ! Votre future belle-fille me paraît charmante, d'une intelligence très ouverte, et sans rien de trop en l'air.

LA DUCHESSE

Oui, je suis à peu près tranquille.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Je vous en fais mon compliment, madame la duchesse. Il est rare que les mariages tournent bien par le temps qui court.

LA DUCHESSE

Ma bru a été élevée par une mère exemplaire, et chez qui d'ailleurs elle s'assommait.

LA COMTESSE EPERJES

C'est une garantie. Et puis, elle n'aura autour d'elle que des exemples de vertu et de félicité conjugale.

LA MARQUISE

Moi, je suis très heureuse.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Ma sœur et moi nous sommes veuves.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Tout cela est très exceptionnel. La contagion des mauvaises mœurs envahit jusqu'à notre monde. L'abbé de Portejoie me racontait encore cette après-midi des scandales abominables qui attristent la meilleure société : il paraît, entre autres choses, que les Hubert de Sennecey sont à couteaux tirés.

DONATIEN

Tiens, je croyais Pascaline enceinte, et chaque fois qu'elle l'est, Hubert se réconcilie avec elle.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Donatien !

DONATIEN

Oui, maman.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Il ne s'agit pas de cela, mais d'argent.

LA MARQUISE

Oh !

MADEMOISELLE DE TOURNUS

M. Durand, le père de Mme de Sennecey, las de payer les dettes de son gendre, vient de le laisser saisir.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

C'est un *buffle*.

HAVIN, bas à Mlle de Tournus.

Elle veut dire un...

MADEMOISELLE DE TOURNUS, bas.

Oui...

LA DUCHESSE

Et que disent de cela les parents Sennecey ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Ils se vengent en racontant des horreurs sur leur belle-fille.

DONATIEN

Oui. Comme elle en est à sa cinquième grossesse, ils l'appellent la rue des Cinq-Pères.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Donatien !

HAVIN

N'est-il pas lamentable qu'on se déchire ainsi dans un monde où l'on devrait avant tout se soutenir.

DONATIEN

Dans cette famille-là, il n'y a que le mari qui soutienne.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Donatien !

LA DUCHESSE

Le premier devoir des Sennecey serait

dissimuler l'inconduite de leur belle-
e. Si nous ne nous respectons pas nous-
mes, qui nous respectera ?

PONTANEVAUX, se réveillant en sursaut.

Personne !

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Nous retombons dans les égarements du
-huitième siècle, à la suite duquel Dieu
permis la Révolution.

DONATIEN

Vous surprenez mon cousin d'Entragues,
i ne soupçonnait point cette cause de la
évolution.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Nous n'avons pas, le prince et moi, la
me philosophie de l'histoire.

HAVIN, à Mlle de Tournus.

Vous avez la bonne.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Tous les cataclysmes sont des châti-

ments. Je me félicite que Louis XVI et Marie-Antoinette aient été guillotinés.

LA DUCHESSE

Qu'est-ce que vous dites ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Il fallait que les tombes royales de Saint-Denis fussent violées.

LA COMTESSE EPERJES

Mais pourquoi, ma bonne mademoiselle de Tournus ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Parce que Louis XIV a laissé violer les tombes des pauvres religieuses de Port-Royal.

DONATIEN

Mon cousin vous répondra que cela n'a aucun rapport.

LE PRINCE, sèchement.

Je ne réponds rien.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Cela a du rapport, quand on se place à ın point de vue tant soit peu élevé... Ac-uellement, si une révolution nouvelle :clate, la pluie de feu tombera sans dis-inction sur toutes les classes de la so-:iété, parce que toutes sont pourries, et le ›euple encore plus que nous.

PONTANEVAUX

L'immoralité des campagnes m'effare ous les jours.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Et dans les villes! La criminalité de-'ient effroyable, notamment parmi les out jeunes gens.

HAVIN

Voilà où nous a menés l'école sans )ieu.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Et l'esprit scientifique. Mais heureuse-ıent nous assistons au déclin de l'esprit

scientifique. Le jour est proche où l'on balaiera tout ce tas de Renan, de Taine et de Berthelot, tous ces pontifes laïques. On s'intéresse déjà bien plus à l'au-delà, et on commence à reconnaître qu'il n'y a de science que de l'occulte.

HAVIN

Vous allez bien loin.

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Oui. Il ne faut pas scruter les mystères. Mieux vaut trop peu que trop. Tout irait d'autre sorte si nous ne mettions aux mains de nos enfants que le livre qui résume tout.

LA DUCHESSE

L'Évangile ?

MADEMOISELLE DE TOURNUS

Non, le catéchisme.

HAVIN

Que voulez-vous? L'Etat nous impose des programmes; mais il y a des collèges

hors frontières, et nombre de parents aiment mieux voir leurs fils expatriés que pervertis.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MARQUIS D'ESCRENNES

LA COMTESSE EPERJES

Monsieur d'Escrennes ! C'est le jour des revenants !

D'ESCRENNES

Madame... (Il lui baise la main.)

LA COMTESSE EPERJES

Nous étions sur le point de parler de vous.

D'ESCRENNES

Oh !...

LE PRINCE, lui serrant la main.

On est toujours sur le point de parler des explorateurs.

LA COMTESSE EPERJES

Non, mais, c'est vrai, M. Havin venait de prononcer le mot d'expatriation...

LE PRINCE

Tu arrives comme ça, du fond de l'Afrique, sans prévenir personne?

LA COMTESSE EPERJES

Il y a longtemps que vous êtes à Paris?

D'ESCRENNES

Il y a douze heures.

LA COMTESSE EPERJES

Alors, merci.

HAVIN

M. le marquis d'Escrennes donne un noble exemple.

D'ESCRENNES

Vous êtes trop bon, monsieur Havin.

HAVIN

M. d'Escrennes a une âme de conqué-

rant et le sentiment de son devoir social. La platitude de notre vie moderne lui répugnait. Il a secoué sur notre sol natal la poussière...

D'ESCRENNES

Vous exagérez. Ce n'est pas ça du tout.

LA MARQUISE

Comment ?

D'ESCRENNES

La vérité est beaucoup plus simple et moins glorieuse. La vérité est que je faisais énormément de bêtises à Paris. J'avais mangé à peu près tout ce que je possédais en propre, et mon père me coupait les vivres ? Que faire ? Je ne me sentais bon absolument à rien ? Alors je me suis rappelé que, du temps où j'étais écolier, tous les ans, à toutes les distributions de prix, on nous répétait : « Colonisez, mes enfants, colonisez, explorez... allez-vous-en. » Je suis parti.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Comme cela doit être intéressant !

D'ESCRENNES

Pas du tout. J'ai complètement perdu mon temps. Mon Dieu! j'adore le cheval, la chasse, je suis très casse-cou, j'ai eu le plaisir de risquer ma vie plusieurs fois. Mais pas une minute je n'ai pu me persuader que j'accomplisse une œuvre utile à mon pays. Et puis, voilà quelques semaines, j'ai été pris de nostalgie, et je suis revenu.

LA COMTESSE EPERJES

Mais vous repartirez?

D'ESCRENNES

Probablement... Cependant... il m'a poussé une idée tout d'un coup, durant le trajet de Marseille à Paris. Nous sommes à six mois des élections. Si je me lançais dans la politique?

HAVIN

Vous? Quelles opinions pouvez-vous bien avoir?

D'ESCRENNES

Comment, quelles opinions? Il me semble que cela va de soi. C'est écrit sur mes cartes de visite. Je ne puis être qu'un légitimiste intransigeant... Tenez, voici quelle était mon idée. J'irais dans un quartier ouvrier...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Par exemple!

D'ESCRENNES

Je parlerais dans les réunions publiques. Je dirais en substance : « Mes amis, j'ai onze cents ans de noblesse derrière moi. Je suis le marquis d'Escrennes, et je m'appelle Hugues, comme Capet. Je n'entends rien à la politique, vous non plus. Ce que nous savons, vous et moi, c'est que tout va de mal en pis. Eh bien, le Roi est là, prêt à monter à cheval... »

HAVIN

Ça ne lui réussit pas. Chaque fois qu'il y monte...

DONATIEN

Il ramasse une pelle.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Donatien!... Monsieur Havin, vous me surprenez.

HAVIN

C'est une bien innocente plaisanterie, permise à un non-royaliste comme moi.

LA COMTESSE EPERJES

Seigneur ! ne parlons pas politique. Nous allons passer à côté, où on a dû servir des choses plus solides. (On va vers la salle à manger. D'Escrennes reste en arrière avec le prince.)

LA DUCHESSE, à M. Havin.

Je croyais que vous deviez vous occuper activement des élections et travailler les quartiers pauvres. Vous ne soutien-

driez pas un candidat bien pensant comme le marquis?

HAVIN

Jamais de la vie! Cette tête brûlée, ce chevau-léger, ce légitimiste? Ce qu'il nous faut, madame la duchesse, c'est des bons républicains, élevés chez les Pères.

## SCÈNE VIII

LE PRINCE, LE MARQUIS D'ESCRENNES

Lorsque tous, à l'exception du marquis d'Escrennes, sont sortis, le prince, qui veut partir à l'anglaise, va vers l'antichambre. D'Escrennes traverse la scène avec lui en obliquant du côté de la salle à manger.

D'ESCRENNES

Je suis tué! Que signifie cette plaisanterie peu convenable de M. Havin sur les mésaventures hippiques de Monseigneur?

LE PRINCE

Il mange assez volontiers du prétendant.

D'ESCRENNES

Moi qui l'associais à mes projets politiques! C'est un homme à tout faire. Je rêvais de l'employer comme agent électoral, et il s'intitule : « non-royaliste »! Alors, qu'est-ce qu'il est?

LE PRINCE

Tu le demandes? Rallié!

D'ESCRENNES

M. Havin! Le champion de l'autel...

LE PRINCE

De l'autel, mais pas du trône. Ces gens-là sont pratiques avant tout, ils se moquent des étiquettes. Peu leur importe que le gouvernement s'appelle comme ceci ou comme cela : l'essentiel, c'est de mettre la main dessus.

D'ESCRENNES

Bref, M. Havin est républicain... et toi... toi, si j'entends bien ton langage, tu

es... anticlérical. Oh!... Depuis quand cela t'est-il venu?

LE PRINCE

Eh bien, tu sais, depuis assez longtemps... depuis toujours... Dès l'enfance, j'ai regimbé contre la discipline imbécile qu'on m'imposait... Cet homme, qui la personnifiait à mes yeux, est devenu ma bête d'aversion... L'esprit qui souffle autour de moi, me... me hérisse le poil... Je vis aussi à l'écart que je puis... En ce moment, à cause du prochain mariage de mon frère, je suis obligé de faire çà et là quelques apparitions... oh! très courtes... (Ils se trouvent à la porte de la salle à manger. Pour marquer qu'il n'y entre pas, le prince tend la main à d'Escrennes.) très courtes... A bientôt... ailleurs.

D'ESCRENNES

A bientôt.

Il disparaît, le prince retourne vers l'antichambre, Margit entre.

## SCÈNE IX

LE PRINCE, MARGIT

MARGIT

Comment? Ils ont fui? Il n'y a déjà plus personne?

Le prince s'arrête, contrarié d'être surpris au moment où il s'esquive. Il tourne la tête, salue avec embarras. Un temps.

LE PRINCE

On est... dans la salle à manger, je crois, Mademoiselle. (Elle s'incline, elle le regarde assez curieusement. Il hésite : peut-il encore partir? doit-il rester? Il se décide pour le départ. Mais, sur la porte, il s'arrête encore, se retourne et dit :) Pardon... vous êtes bien la comtesse Margit?

MARGIT

Oui.

LE PRINCE, revenant.

Je suis le prince d'Entragues.

MARGIT, allant à lui et lui tendant la main.

Oh!... Cela me fait plaisir de vous voir.

LE PRINCE

Mais vous ne m'auriez pas reconnu?

MARGIT

Vous non plus. Vous m'avez... devinée...

LE PRINCE

La comtesse Eperjes venait d'annoncer votre retour... Je m'étonnais même que vous n'eussiez pas encore paru...

MARGIT

Et vous vous apprêtiez à me reconnaître dans la première personne que vous ne reconnaîtriez pas.

LE PRINCE

Oh! non... non, je vous ai reconnue, moi... Voilà des années que je ne vous avais vue, depuis que vous étiez toute petite. Mais vous étiez le souvenir d'enfance... le souvenir ineffaçable...

MARGIT

Vraiment?

LE PRINCE

Je vous savais, à cet âge-là, déjà partagée, comme aujourd'hui, entre votre père et votre mère... Tous les six mois, vous disparaissiez... pour reparaître six mois plus tard... J'entendais souvent parler de vous, on vous plaignait... Moi... je vous admirais, je vous enviais même un peu.

MARGIT

Dieu! pourquoi?

LE PRINCE

Vous étiez, à mes yeux, un être... exceptionnel... Vous ne viviez pas comme les autres... comme le pauvre commun des autres... La façon que vous aviez d'être exceptionnelle, est justement celle qui frappe le plus une imagination d'enfant: vous voyagiez... vous étiez... exilée... errante...

MARGIT

Si j'avais su que j'eusse fait une telle impression sur l'enfant... oh!... je me serais gardée de me laisser revoir à l'homme... Maintenant, le charme va tomber.

LE PRINCE

Non... vous êtes toujours... l'Etrangère... Les imaginations d'hommes ne sont pas moins sensibles que les imaginations d'enfants au prestige de l'exotisme... Le recul dans l'espace donne aux êtres, aux objets... je ne sais quoi de... mystérieux... comme le recul dans le temps... Ce qui est lointain est comme ce qui est passé... On ne se représente pas que les hommes d'autrefois puissent être pareils à ceux de maintenant... ni ceux d'ailleurs... à ceux d'ici...

MARGIT

Oh! je suis si pareille, moi... malgré le mystère... et le lointain... enfin... je veux

dire que je suis une jeune fille aussi réelle et aussi nature que possible...

LE PRINCE

Alors, c'est une originalité de plus.

MARGIT, *après un temps.*

Comme c'est amusant! Dès que j'arrive ici, tout le monde me regarde un peu comme une curiosité, parce que j'arrive des environs de Budapest, où je passe six mois sur douze. Et dès que je retourne à Budapest, tout le monde s'y remet à me regarder comme une curiosité, parce que j'arrive de Paris, où je passe les six autres mois.

LE PRINCE

O[illegible] c'est la même chose.

MARGIT

Oh! vous ne pouvez pas com-[illegible] [illegible]ous autres... Vous ne savez [illegible] que Paris pour les étran-

LE PRINCE

Oh!...

MARGIT

Vous faites les sceptiques. Vous ne voulez pas admettre que certains peuples soient objets de sympathie ou d'antipathie. Vous croyez que ces sentimentalités ne sont pas du domaine de la politique et n'existent qu'entre les individus. Eh bien, vous vous trompez, parce que la France, justement, est un pays... qu'on aime, ou qu'on n'aime pas... qu'on aime plutôt... qu'on aime avec un peu de mauvaise humeur quelquefois... de malaise... et de scrupule.

LE PRINCE

Je comprends la mauvaise humeur et le scrupule : comme cet amour se traduit en général par un goût excessif pour nos petits théâtres, nos cabarets et nos Folies-Bergère...

MARGIT

Qu'allez-vous penser de moi, qui suis une amoureuse de Paris?

LE PRINCE

Je penserai que, en ce qui vous concerne, les petits théâtres, les cabarets et les Folies-Bergère n'y sont pour rien.

MARGIT

Probablement... Mais pour la plupart des étrangers qui vous envahissent tous les ans, cela compte aussi beaucoup moins que vous ne croyez... S'ils savaient parler comme vous, ils diraient des choses aussi délicates sur la séduction indéfinissable de Paris, que vous tout à l'heure sur le mystère de nos pays lointains... (Un temps.) D'ailleurs, moi, je ne suis pas tout à fait une étrangère... Je suis... d'ici... autant que de là-bas...

LE PRINCE

Un jour, vous choisirez.

MARGIT

Oui... Ou plutôt... je ne suis de nulle part... Vous me trouvez... différente...

Là-bas aussi, on me trouve différente... Je suis détachée. Je n'ai pas de patrie... jusqu'à nouvel ordre... Oh! cela fait que je suis... étonnamment libre...

LE PRINCE

Ah?

MARGIT

Oui, vous comprenez, je ne puis être prisonnière d'aucune... tradition, d'aucun préjugé, je n'ai même pas d'habitudes... J'ai peut-être tort d'avouer cela... Il me semble vaguement que cela doit être... choquant...

LE PRINCE

Oh! non, non...

MARGIT

Enfin... pas convenable.

LE PRINCE

Tant mieux.

MARGIT, après un temps.

Vous n'avez pas idée comme je me sens...

dépaysée, chaque fois que je reviens à l'un ou à l'autre de mes pays alternatifs... Il me faut des semaines pour me faire à la figure des gens... Ici surtout... pardon... ils me paraissent... surannés... comiques... Quand je retourne là-bas... j'ai envie de pleurer... Mais quand j'arrive ici, j'ai envie de rire.

LE PRINCE

Je comprends assez ça.

MARGIT

Non, vrai, j'ai la sensation que tous ces gens-là n'ont pas bougé depuis un an, tandis que, moi, je traversais l'Europe, Ce qui leur manque, c'est de prendre de l'exercice. Moi qui en prends, de l'exercice!... Ils sont noués!... Dites donc, prince, décidément je ne vous froisse pas, car... vous en êtes.

LE PRINCE

Ah! pardon, vous commencez à me froisser quand vous me dites que j'en suis.

MARGIT, riant.

Mais alors, nous pouvons nous entendre !

LE PRINCE

Oui, très bien... Surtout ce soir...

MARGIT

Ce soir?

LE PRINCE

Oui, parce que... d'habitude, je ne sors guère... je ne vais pas dans le monde... Et ce soir... Tout à l'heure, avant votre arrivée, je les écoutais... Ce qu'ils pensent ! Ce qu'ils disent!... J'avais beau faire effort, moi, je ne pouvais pas dire deux mots : j'écoutais. Ce qui leur sortait, vous n'avez pas idée. J'étais consterné.

MARGIT

Oh !

LE PRINCE

Je me disais... oui, je me disais ce que vous venez de me dire vous-même il n'y a qu'un instant : Je suis un de ceux-là... c'est gai... voilà mon milieu.

MARGIT

Faites comme moi... détachez-vous.

LE PRINCE

Mais, Mademoiselle, je ne pense qu'à ça!... J'ai une ambition bien simple, une ambition commune à tous les êtres vivants: je veux vivre. Et à chaque minute, je suis averti par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que j'appartiens au clan social où tout vient s'éteindre et mourir... Mais, dès ma petite enfance, je ne pensais déjà qu'à me différencier de ces gens-là!... La première chose qui m'avait frappé, c'est qu'ils sont... qu'ils ne sont pas forts. Alors j'ai voulu devenir très intelligent. J'ai... j'ai failli me croire un homme supérieur. Oh! depuis, j'en ai rabattu.

MARGIT

Vous faites de la modestie.

LE PRINCE

Non, non, je vous assure, il faut cher-

cher dans une autre voie... Je tâtonne... Dernièrement... Mais... je vous demande pardon, Mademoiselle, je me laisse aller... c'est la réaction... Tout à l'heure je ne pouvais pas dire deux mots, et maintenant... je vous raconte des histoires qui ne vous intéressent pas du tout.

MARGIT

Si, au contraire...

LE PRINCE

Oh!...

MARGIT

Mais je vous en prie... Dernièrement?...

LE PRINCE

Non, c'était pour vous montrer... à quel point... j'essaie de me dégager... Dernièrement, j'ai eu... la curiosité, la fantaisie de voir des gens du peuple d'un peu près...

MARGIT

Ah?

LE PRINCE

D'entrer en rapport, en contact avec

eux... J'ai exploré des quartiers... oh ! des quartiers étonnants... On ne soupçonne pas comme c'est joli... les vilains quartiers... Il y a des rues... escarpées, irrégulières... La misère est dans des jardins... J'ai loué une espèce de masure rustique...

MARGIT

Vous ?

LE PRINCE

Oui, sous un faux nom... Alain Touchet... Touchet, le nom de mon aïeule qui a été bien avec Charles IX.

MARGIT

Ah ?

LE PRINCE

J'ai voulu faire là quelque chose... d'utile, parce que, vous comprenez, du dilettantisme, quand il s'agit des malheureux... ce ne serait pas bien... J'ai voulu... On parlait tout à l'heure de la criminalité... de la criminalité chez les tout jeunes gens... C'est un problème qui m'a toujours beaucoup ému.

MARGIT

Ah ?

LE PRINCE

Alors, j'ai voulu voir... ce qu'on pourrait faire... avec... un peu d'argent et beaucoup d'amour... Oh ! je me suis interdit d'entrer en relations directes avec les gamins du quartier, parce que... je me connais... je les adore, moi... Alors, au lieu de les servir, je les aurais gâtés... Non, je m'adresse à la famille, à la mère, je me mêle... je me mêle de leurs affaires de ménage... qui ne me regardent pas.

MARGIT

Oh !... ce doit être passionnant !... Et je vois d'ici le décor... Un peu comme... dans les banlieues allemandes... Berlin, Vienne, n'est-ce pas ?...

LE PRINCE

Passionnant... mais... très difficile, parce que... ces gens-là sont extraordinaires, ils ne veulent absolument pas

m'exploiter... C'est aussi un peu ma faute : je fais très mal la charité, j'ai honte... Et puis, on dirait qu'ils tiennent surtout à me montrer qu'ils ont... des cœurs de gens riches, des sentiments de luxe... On me parle... comme à un prêtre, et mon rôle se borne les trois quarts du temps à trancher des cas de conscience délicats... (Un silence.) Au revoir, Mademoiselle.

MARGIT

Oh ! au revoir... Où?... Quand?... On ne vous voit jamais, vous...

LE PRINCE

Ah ! non... D'autant que... le monde... j'irai de moins en moins... Mon nouveau contact avec lui n'a pas été heureux... Ce soir, en particulier, comme je vous ai dit... J'allais sortir nerveux, irrité... Seulement vous êtes venue... nous avons causé... et je pars tout réconforté avec l'impression que j'ai passé une soirée exquise.

MARGIT

Moi aussi, je descendais de très méchante humeur, et, grâce à vous, j'aurai passé une excellente soirée.

Elle lui tend la main. Ils se donnent la main en silence, puis le prince s'éloigne rapidement, sans prendre garde à Donatien qui vient d'entrer.

## SCÈNE X

MARGIT, DONATIEN, LA COMTESSE EPERJES, EDDY, LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE, M. HAVIN, MARIE-ANTOINETTE, LE DUC

Ils reviennent de la salle à manger, par groupes, en causant.

DONATIEN

C'est trop fort! Pendant que nous l'espérons à côté... (A la comtesse Eperjes.) Je viens de la pincer en conversation avec mon cousin d'Entragues.

LA DUCHESSE

Eh bien, où est-il passé, le prince?

MARGIT, à la comtesse Eperjes.

Oui, j'ai causé avec le prince assez longuement.

LA COMTESSE EPERJES

Ah ?...

Tous les personnages présents — qui n'ont pas encore vu Margit, et qui allaient partir — s'empressent, un instant, autour d'elle. Brouhaha. — Adieux.

LA DUCHESSE, à M. Havin, en se dirigeant vers la sortie. (Marie-Antoinette et le duc la précèdent.)

Comment ? Il est parti sans nous attendre ! Il n'y a pas moyen de le garder une heure. Ah ! Monsieur Havin, il me désole. On dirait qu'il n'est pas des nôtres.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, suivant la duchesse.

C'est un intellectuel, ma sœur, votre fils, voilà ce que c'est. Croiriez-vous qu'hier, pour une fois qu'il me faisait l'honneur d'une visite, il est entré dans mon salon en citant de l'*Aristoche ?* Je ne veux pas de ça chez moi.

Sortie.

## SCÈNE XI

MARGIT, DONATIEN, EDDY, LA COMTESSE EPERJES

Elle retourne vers la table et recommence à battre ses cartes.

DONATIEN, à Margit, présentant.

Le comte Gallant (de Limoges).

MARGIT

Ah ! Monsieur est le frère...

DONATIEN

Oui, Monsieur est le frère. Vous n'avez seulement pas l'air de le regarder. Il ne fait aucun effet en habit, mais c'est un de nos athlètes les mieux proportionnés. Il est beaucoup mieux que mon cousin d'Entragues.

EDDY

Tu me rends ridicule.

MARGIT

Pas du tout, Monsieur. Je n'admire rien autant que la force physique et une belle santé.

DONATIEN

Nous irons le voir ensemble, un de ces matins, s'entraîner au vélodrome de la Seine.

LA COMTESSE EPERJES

Est-ce que c'est très convenable ?

DONATIEN

Non... Et puis il a beaucoup d'esprit, beaucoup plus que mon cousin d'Entragues. Vous n'en avez pas jugé ce soir parce qu'il n'a pas desserré les dents, mais c'est le boute-en-train des soupers. Nous ferons des parties carrées.

LA COMTESSE EPERJES

Volontiers.

EDDY, allant vers l'antichambre avec Donatien.

Qu'est-ce que tu dis ?

DONATIEN

Ne te fais pas une idée de la maison d'après ce que tu as vu ce soir. La comtesse Eperjes est une femme très en l'air.

EDDY

Et sa fille ?

DONATIEN

Attends qu'elle soit mariée.

Ils sortent.

## SCÈNE XII

MARGIT, LA COMTESSE EPERJES

MARGIT

Tu fais une patience?

LA COMTESSE EPERJES

Oui.

MARGIT

Tu as formé un souhait?

LA COMTESSE EPERJES

Naturellement, toujours le même : j'ai

souhaité la mo... Ah ! tiens, non, j'ai oublié d'y penser avant de battre mes cartes.

MARGIT

Ah ? Eh bien, je la prends à mon compte, ta patience. J'ai formé un souhait, moi... (Un assez long temps.) Dis donc... en France... le titre de prince est donc inférieur à celui de duc ?

LA COMTESSE EPERJES

C'est-à-dire que les titres de princes sont des titres étrangers... (Tout d'un coup.) Margit ! Margit ! J'ai réussi ma patience !

(Margit fait un geste de joie ; le rideau baisse.)

# ACTE II

*A l'hôtel d'Entragues-Verneuil, rue de Varenne. Le cabinet de la duchesse douairière. Meubles de style et meubles modernes, pratiques. Portes donnant sur les divers appartements.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS D'ESCRENNES, UN VALET DE PIED, UN VALET DE CHAMBRE, puis LE PRINCE.

C'est le matin. Le valet de chambre, en tablier, achève le ménage. Le valet de pied introduit d'Escrennes, qui est en tenue de cheval.

D'ESCRENNES

Mais c'est le prince que je veux voir, vous me faites entrer chez Mme la duchesse douairière.

LE VALET DE PIED

Monsieur le marquis, d'habitude, le prince y vient dès la première heure et y passe toute la matinée.

D'ESCRENNES, marquant une certaine surprise.

Ah?

LE VALET DE CHAMBRE

Le prince n'est pas descendu ce matin.

LE PRINCE, entrant.

Mme la duchesse ne m'a pas demandé?

(Le valet de pied sort.)

LE VALET DE CHAMBRE

Prince, Mme la duchesse est à Saint-Thomas d'Aquin.

LE PRINCE

D'Escrennes! (Poignée de main.) Mais je ne t'ai pas vu depuis mon mariage!

D'ESCRENNES

Non. Je suis parti pour Londres avant ton retour d'Entragues...

LE PRINCE

Qu'est-ce que tu es allé faire à Londres?

D'ESCRENNES

D'où sors-tu? Je suis allé consulter Monseigneur au sujet de mon élection. Je pose ma candidature dans le dix-neuvième.

LE PRINCE

Ah?... M. Havin a un candidat dans le même arrondissement.

D'ESCRENNES

La princesse se porte bien?

LE PRINCE, distraitement.

Très bien, merci.

D'ESCRENNES

Et l'autre couple? Aimery? La jeune duchesse?

LE PRINCE, de même.

Parfaitement. (Il regarde dans la cour.) C'est ton cheval?

D'ESCRENNES

Oui.

LE PRINCE, au valet de chambre.

Demandez donc à mon cocher pourquoi il attelle. Je ne sors pas.

LE VALET DE CHAMBRE

C'est Mme la princesse qui a donné les ordres.

(Il sort.)

D'ESCRENNES

J'ai été très étonné quand on m'a fait pénétrer ici. Je croyais l'accès de ce sanctuaire rigoureusement interdit. N'est-ce pas ici que la duchesse douairière travaille?... On dirait un des salons du Louvre aménagés en bureaux pour chefs de division.

LE PRINCE

Oui, c'est le cabinet de maman... Mais tout, dans l'hôtel, est un peu sens dessus dessous depuis que nous sommes mariés,

mon frère et moi, et que, provisoirement, c'est-à-dire Dieu sait jusqu'à quand, nous demeurons tous ici. Par-dessus le marché, les Pontanevaux viennent de débarquer à Paris pour une quinzaine. Tu penses si nous sommes les uns sur les autres. Alors, cette pièce, qui se trouve communiquer avec tous nos appartements, celui d'Aimery, le mien, la salle d'étude de mon neveu, mon petit Hélion... (Il désigne les portes à mesure.) cette pièce est devenue un peu la pièce commune, passante, banale, des tragédies antiques.

D'ESCRENNES

Ah ?

LE PRINCE

Nous devons terriblement gêner ma mère. Elle ne se plaint pas, elle est si bonne ! Et puis elle a toujours sa matinée. On se lève si tard, sauf moi. Elle peut tenir à jour sa volumineuse correspondance, donner ses audiences... Ah ! quelle tête ! Quelle activité ! Mon cher, on n'ap-

9.

précie sa mère que du jour où on a une femme.

D'ESCRENNES

Ce sont deux affections qui ne se contrarient pas.

LE PRINCE

Evidemment, elles n'ont aucun rapport. Qu'est-ce qui nous séduit chez notre femme ? C'est tout ce qu'elle nous offre de différent, de nouveau, d'inattendu... d'un peu inquiétant quelquefois. Notre mère nous plaît parce qu'elle nous ressemble, qu'elle manque d'imprévu et que notre cœur a aussi besoin de sécurité.

D'ESCRENNES

Oui... (Un temps.) Est-ce que tu t'es mis aussi à chérir tout le reste de ta famille, dont tu disais naguère qu'elle vaut une collection ?

LE PRINCE, honteux.

Tu ne vas pas me resservir ces boutades de jeune homme.

D'ESCRENNES, riant.

Quoi ? Même la tante Prégilbert ? Même Donatien ?

LE PRINCE, avec humeur.

Donatien fréquente beaucoup ici. Il m'est peu sympathique, j'en suis quitte pour l'éviter. Il amuse Margit. Chacun son goût.

D'ESCRENNES

Ah ?...

LE PRINCE, reprenant.

Ma famille !... Je ne la connaissais seulement pas toute avant de me marier. Ainsi le fils de ma sœur, Hélion, c'est un petit être exquis. J'ai logé des années auprès de lui sans même le soupçonner. Maintenant, nous nous entendons très bien. Je lui tiens lieu de père, puisque le sien est toujours absent, et il me tient lieu du fils que je n'ai pas.

D'ESCRENNES

Il n'y a pas encore de temps perdu, tu en auras un.

LE PRINCE

On ne sait jamais... Et puis, il n'aura pas tout de suite seize ans... Et puis, si j'en avais un, je ne sais pas s'il serait autant moi que celui-là. Il tiendrait aussi de sa mère, naturellement... Hélion, c'est moi. Figure-toi, j'ai découvert que ce petit bonhomme, qu'on a mis sous la coupe de M. Havin, est aussi indépendant que moi : alors, tu comprends, je m'en mêle, je lui inculque les mauvais principes. Je n'ai l'air de rien, mais je prends autorité sur lui... Je m'occupe de lui toute la journée. Ah ! ça met un fier intérêt dans ma vie !

D'ESCRENNES

Oui, je vois que tu as beaucoup d'intérêts divers dans la vie ; ta mère, ton neveu... et ta femme. Tu n'as pas le temps de t'ennuyer.

LE PRINCE, *gaîment.*

Ma foi ! non.

D'ESCRENNES

Avec ça... tu t'amuses...

LE PRINCE

Moi ?

D'ESCRENNES

Tu sors tous les soirs.

LE PRINCE

Jamais.

D'ESCRENNES

Ce n'est pas le bruit qui court... On prétend que, depuis le double mariage, vous faites une fête à tout casser... Dis donc... il paraît qu'hier encore, la bande joyeuse... c'est-à-dire vous quatre, Donatien et le frère de ta belle-sœur, Eddy Gallant... vous vous êtes offert, à Madrid, un petit dîner... qui s'est prolongé assez avant dans la nuit... (Le prince se tait. Il semble soucieux et embarrassé.) Tu sais qu'on ne parle que de ça ce matin ?... Je suis allé justement prendre mon porto à Madrid. J'ai trouvé là une foule... très exci-

tée... cavaliers, chauffeurs... On faisait cercle autour des maîtres d'hôtel et d es garçons, qui racontaient vos exploits... avec des détails... parfaitement invraisemblables. Je n'attache pas la moindre créance à ces ragots et je ne t'en parlerais seulement pas si je ne devais pas... t'aviser de... quelque chose... qui m'a surpris... et peiné.

LE PRINCE, brièvement.

Quoi ?

D'ESCRENNES

Eh bien, les commentaires étaient... désobligeants pour tous, mais... j'ai cru remarquer... enfin... on avait l'air... très particulièrement monté contre la princesse.

LE PRINCE, avec une extrême vivacité.

Naturellement ! Ah ! le monde est juste ! Et il est intelligent ! Tu vas comprendre, toi. Margit est jeune, elle s'amuse, elle a... de l'entrain, beaucoup de vie... Avec cela, elle a... je ne sais quoi d'un peu ori-

ginal... un peu... de son pays. Alors... on la trouve osée, excentrique, mais non... et je suis bien persuadé qu'hier soir...

D'ESCRENNES

Comment : tu es bien persuadé ? Tu n'étais donc pas là ?

LE PRINCE, après un geste évasif.

Tu sais que j'ai horreur des parties.

D'ESCRENNES

Et tu laisses ta femme, après quatre mois de mariage...

LE PRINCE

Ah ! ce serait le comble de l'égoïsme, avoue-le, si je prétendais la sevrer de ses plaisirs, sous prétexte qu'ils m'assomment. On se figure que deux êtres, parce qu'ils s'épousent, doivent du jour au lendemain se communiquer leurs goûts, devenir aptes à la même vie. Quelle naïve physiologie du mariage, et quel préjugé bourgeois !

D'ESCRENNES

Naguère, tu le partageais.

LE PRINCE

Je raisonnais en l'air ! A présent j'ai l'expérience. On arrive au mariage avec un caractère fait, avec une personnalité adulte. Je respecte la personnalité de Margit, comme j'entends qu'elle respecte la mienne. Tout cela est affaire d'intelligence, de concessions réciproques. Le mieux est de ne point trop exiger l'un de l'autre. Voilà pourquoi je crois devoir laisser à Margit certaines libertés... libertés bien innocentes, car enfin, tu en conviendras, quand je la confie à mon frère, à ma belle-sœur et aux Pontanevaux, j'ai tout lieu de croire qu'ils ne feront pas scandale... D'ailleurs, n'en déplaise aux bonnes langues, je demeure persuadé qu'elle ne s'est pas signalée d'une façon particulière. S'il s'est passé quoi que ce soit de répréhensible, c'est évidemment Donatien...

D'ESCRENNES

Je me suis laissé dire en effet que c'est lui qui dirigeait les ébats. On racontait... (Donatien entre. — Plus bas.) Tu n'as pas besoin d'en savoir plus long, et tu peux lui laver la tête de confiance.

LE PRINCE

Passe donc chez moi, je t'y rejoins.

D'Escrennes sort.

## SCÈNE II

LE PRINCE, DONATIEN

DONATIEN

Bonjour.

LE PRINCE

Mes compliments.

DONATIEN

Merci. A quel sujet ?

LE PRINCE

Va te promener au Bois, du côté de Madrid, écoute ce qu'on dit et tu comprendras. (Un temps. Avec violence.) Je t'avertis...

DONATIEN, l'interrompant.

Pardon. Nous étions sept : la princesse, le duc et sa femme, les Pontanevaux, Eddy, et moi. Si tu dois t'en prendre à quelqu'un...

LE PRINCE

C'est à toi, je le sais. Tu es un polisson.

DONATIEN

Ohé !

LE PRINCE

Et à la première incartade, je te tirerai les oreilles ou je te caloterai en public. Voilà.

Il sort.

DONATIEN, ahuri.

Eh bien, vrai !

Avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits, Margit entre. Elle est en toilette de rue et en chapeau. Elle met ses gants.

## SCÈNE III

DONATIEN, MARGIT

MARGIT

On ne m'a pas dit que tu étais là !

DONATIEN

J'arrive.

MARGIT

Seul ?

DONATIEN

Eddy ne manquera pas à l'appel, sois tranquille, mais il est l'homme de la minute juste. Je suis en avance. Toi aussi.

MARGIT

S'il est libre, après son heure d'entraînement...

DONATIEN

Il le sera.

MARGIT

Je le ramènerai déjeuner ici.

DONATIEN

Nous serons à déjeuner tous les dîneurs d'hier !

MARGIT

Oui. Marie-Antoinette a donné ordre au chef qu'il nous fasse une soupe à l'oignon.

DONATIEN

C'est inouï que ça te repose, toi, de faire la vie. Tu as un teint !

MARGIT

Tant mieux !

DONATIEN

Et des yeux !... Des yeux d'amoureuse, des yeux noyés.

MARGIT

T'es bête... Ça réussit moins bien aux Pontanevaux.

DONATIEN

Ils sont chiffonnés ?

MARGIT

Ils viennent de rentrer.

DONATIEN

Herminie a découché !

MARGIT

Parole !... Pontanevaux avait une peur folle que son fils Hélion fût déjà de retour du collège et le vît rentrer en habit.

DONATIEN

C'est le monde renversé.

MARGIT

Le duc prétend qu'on va jaser. Crois-tu ?... Il a jugé à propos de se montrer au Bois dès ce matin avec Marie-Antoinette. Ils iront même prendre quelque chose à Madrid, pour dépister l'opinion.

DONATIEN

Trop tard.

MARGIT

Non ?

DONATIEN

Maman m'a déjà attrapé ce matin ! C'est à croire qu'on lui a téléphoné nos farces... Et la vieille duchesse ?

MARGIT

Oh !... Elle sermonnera peut-être les autres, je m'en moque, mais à moi, elle ne se permettrait pas de dire un mot plus haut que l'autre, la duchesse... (Riant.) la duchesse *douanière* comme dit ma femme de chambre que j'ai amenée de Buda-pest.

DONATIEN, riant.

Ah ! Ah !... (Reprenant son sérieux.) Et ton mari ?... (Un temps.) Il vient de me secouer.

MARGIT

Toi ? Pourquoi toi ?

DONATIEN

C'est ce que je lui ai demandé. Il m'a répondu qu'il savait à quoi s'en tenir. J'en

doute. Il m'a bousculé de confiance. Il t'interrogera sur les détails.

MARGIT, le prenant de très haut.

Je ne lui conseille pas. J'aurais la réponse trop facile.

DONATIEN

Qu'est-ce que tu lui dirais ?

MARGIT

Je lui dirais : Vous n'aviez qu'à être là, comme les deux autres maris.

DONATIEN

Tu es bien femme ! Tu ne digères pas que ton mari ne soit pas toujours sur tes talons, et tu serais bien fâchée s'il y était.

MARGIT

Qu'en sais-tu ?

DONATIEN

Avoue que, passionnée de liberté comme tu es, tu préfères ce régime du chacun chez

soi, chacun pour soi. Tu n'aimes pas être gênée dans tes mouvements.

MARGIT

Moi ? Qu'est-ce que je fais donc de si extraordinaire ? Ma liberté ? Est-ce que j'en abuse ? Je me... divertis. Et comment ? En famille. Ce n'est même pas moi qui règle les divertissements. Je me soumets au goût des autres... qui n'est guère le mien. En tout cas, je n'en fais pas plus qu'Herminie et que Marie-Antoinette, qui sont sous le contrôle de leurs maris. J'en fais moins.

DONATIEN

Oui... Affaire d'appréciation. Tu es moins bruyante, plus concentrée... plus ardente... Les autres se grisent, toi...

MARGIT

J'ai été sevrée avec du vin de Tokay.

DONATIEN

Hier, tu n'as presque pas ouvert la

bouche, tu n'as pas ri deux fois. Et pourtant, la reine de l'orgie...

MARGIT

Oh ! je t'en prie...

DONATIEN

Vrai, tu étais tour de Nesles comme on ne l'est plus. Lorsque j'ai eu cette inspiration charmante d'organiser une lutte à main plate entre Eddy et le maître d'hôtel...

MARGIT, haussant les épaules.

Que toutes ces folies paraissent fades quand on se les rappelle de sang-froid !

DONATIEN

Cette nuit, tu n'étais pas de sang-froid... Quand ils ont roulé par terre tous les deux, tu t'es avancée d'un pas, tu t'es penchée sur eux... Ils cognaient dur, le larbin était enragé, et Eddy aurait mieux aimé mourir que de toucher des épaules devant toi. En fin de compte, c'est le champion de la

*Haute* qui a vaincu. Alors tu l'as regardé en face, tu l'as regardé dans les yeux, ah !... Ah ! il était payé.

MARGIT, avec humeur.

Qu'est-ce que tu chantes ? Je l'ai regardé, je le regarde... comme je te regarde, toi... Eddy, le frère de ma belle-sœur... presque un parent...

DONATIEN, narquois.

Ah ?... Ah ! bien, tant mieux... Je suis très content de ce que tu me dis là.

MARGIT

Parce que ?

DONATIEN

J'avais déjà des scrupules... Tu comprends, je ne raffole pas de ton mari, mais je ne voudrais pas non plus jouer un vilain rôle. Or, c'est comme une fatalité, j'ai toujours l'air de servir de... de trait d'union entre toi et Eddy.

MARGIT

Toi ?

DONATIEN

Oui. Rappelle-toi... Le soir où tu as renoué connaissance avec Alain... chez ta mère... le soir où tu arrivais de Budapest. Ce même soir, cinq minutes plus tard, je te présentais Eddy. Je te faisais valoir son physique et son caractère. Je t'indiquais, par blague, qu'il était ton homme, beaucoup plus ton homme que le prince d'Entragues... (Un temps.) Tu te rappelles ?

MARGIT, les sourcils froncés.

Oui.

DONATIEN

Depuis ton mariage, étant donné que ton mari te lâche, que tu veux aller partout et que tu ne peux pas y aller seule, je suis devenu ton cavalier... ton chaperon...

MARGIT, avec une nuance de dédain.

Oui.

DONATIEN

Du même coup, Eddy est devenu mon

inséparable... (Un temps. Avec un mauvais rire et changeant de ton brusquement.) Il est vrai, j'y pense, que le remède est à côté du mal.

MARGIT

Comment ?

DONATIEN

Je vous ménage des entrevues, mais comme j'y assiste, en réalité j'empêche ce que j'ai l'air de favoriser... C'est assez plaisant... Allons, je peux avoir la conscience tranquille.

MARGIT, de plus en plus sombre.

Très tranquille.

Eddy est introduit.

## SCÈNE IV

DONATIEN, MARGIT EDDY

EDDY

Comment, princesse, vous êtes déjà prête ? (Il lui baise la main.) Je suis honteux de vous avoir fait attendre.

DONATIEN

N'aie pas de remords, nous ne nous embêtions pas. Nous nous remémorions les épisodes principaux... le principal épisode de cette nuit historique.

MARGIT, l'interrompant, nerveuse.

Eh bien, filons.

DONATIEN

Moment. (A Eddy.) Nous parlions de la lutte.

EDDY

Oh !

DONATIEN, à Margit.

Hier, quand je t'ai vue présider ce match, je pensais que le vainqueur serait couronné par toi.

MARGIT, redevenant soudain très gaie, à Eddy.

Tiens, c'est vrai, mon cher, je vous dois un prix.

EDDY

Oh !...

MARGIT, après une hésitation.

Dites donc... c'est dangereux ce que vous allez faire là-bas ?

EDDY

Quoi donc ?

MARGIT

Tourner autour d'une piste à toute vitesse.

DONATIEN, méchamment.

Tu sais, on peut toujours ramasser une pelle sérieuse.

MARGIT

Ah !... Ah ! c'est que je suis très superstitieuse. Alors... (Elle détache une médaille d'un bracelet et la lui donne.) Prenez ça. Le voilà, le prix de la lutte. C'est une petite médaille de saint Georges... Ça préserve des accidents.

EDDY, ému.

Oh !...

DONATIEN, riant.

Dis merci.

Il va vers l'antichambre, où il remet son pardessus. Eddy prend la main de Margit et se penche pour lui baiser le bout des doigts, très timidement. Au moment où il se relève, vivement elle se penche aussi et lui effleure le front d'un baiser.

MARGIT, avec une gaîté un peu forcée.

Ça ne tire pas à conséquence. C'est un vieil usage, un joli usage de chez nous. Quand un homme s'incline pour baiser la main d'une femme, elle s'incline aussi... et...

Elle se tait; ils se regardent.

DONATIEN, de loin.

Eh bien, ça y est?

EDDY

Il n'y aura jamais de place pour moi dans votre voiture.

DONATIEN

Mais si, la princesse se met en lapin.

MARGIT

Sérieusement, j'aime mieux ça.

DONATIEN

Mes enfants, v'là la douanière !

Ils se sauvent tous les trois en riant.

## SCÈNE V

LA DUCHESSE, UN VALET DE CHAMBRE, puis HÉLION.

Aussitôt une autre porte est ouverte par un valet de chambre, qui s'efface pour laisser passer la duchesse, et entre à sa suite. Elle a son chapeau et tient un livre de messe qu'elle pose sur le bureau.

LA DUCHESSE

Dix heures et demie sonnées, et M. Havin n'est pas là !

LE VALET DE CHAMBRE

Il a bien recommandé qu'on l'excuse auprès de M[me] la duchesse. Il ne compte guère arriver avant midi, ayant plusieurs courses à faire dans les quartiers excentriques.

LA DUCHESSE

Je sais... Comment ? il ne m'a pas dépouillé les journaux ? Je ne peux pourtant pas lire tout ça moi-même. (Elle ouvre le courrier.) Ah ! voici une lettre du jardinier-chef, qui m'annonce... mais non, ça ne vous regarde pas, envoyez-moi le maître d'hôtel. D'abord, pourquoi n'est-il pas venu aux ordres ? Je n'ai pas encore vu, à cette heure-ci, le menu du déjeuner. En vérité, tout va ici comme je te pousse.

HÉLION, entrant. (Serviette sous le bras, casquette de Madrid.)

Bonjour, grand'mère.

LA DUCHESSE

Ah ! vous voilà, Hélion ? Bonjour. (Au valet de chambre.) Allez. (A Hélion.) M. Havin a eu à sortir : vous me servirez de secrétaire, s'il vous plaît.

HÉLION

Volontiers, grand'mère : j'ai fini mes

devoirs. (Il lui baise la main.) Vous avez passé une bonne nuit ?

LA DUCHESSE

Excellente, merci. (Sans le regarder.) Quant à vous, il est inutile de vous demander si vous avez paisiblement dormi, vous êtes frais comme une rose. (Elle lui tend une lettre.) Tenez, écrivez là...

HÉLION

Ah ! c'est de Ledru. Est-ce que les bêtes vont bien ?

LA DUCHESSE

A merveille, mais vous savez qu'à votre âge on ne pose pas de questions. Du moins, c'était ainsi de mon temps... Écrivez, au crayon rouge, dans le coin à gauche, en travers : « Répondre affirmativement pour les deux dindes, mais qu'on les tue trois jours plus tard. Qu'on n'oublie pas les premières cerises pour ces dames de l'Assomption. » Vous pouvez écrire

« Assomption » en abrégé, je comprendrai.

HÉLION

Oui, grand'mère.

LA DUCHESSE, lui tendant une autre lettre.

Écrivez : Oui... (Une autre.) Oui... (Une autre.) Demande de secours, enquête, écrire à Monseigneur... Maintenant, vous allez emporter tous ces journaux dans votre chambre, et vous me soulignerez au crayon rouge tout ce qui traite de la campagne électorale dans le dix-neuvième arrondissement.

HÉLION

Oui, grand'mère.

LA DUCHESSE, trouvant une lettre égarée parmi les journaux,

Ah ! c'est la souscription pour le monument de Ronsard. Écrivez : vingt-cinq louis.

HÉLION

Vous envoyez vingt-cinq louis pour Ronsard !

LA DUCHESSE

Nous devons être en tête de la liste. Nous ne saurions oublier que le roi Charles IX, notre aïeul, témoignait de l'estime pour Ronsard, et même une certaine amitié.

HÉLION

Grand'mère... Non.

LA DUCHESSE

Quoi donc ?

HÉLION

J'allais... vous demander quelque chose, mais... je demanderai à mon oncle.

LA DUCHESSE

Pourquoi pas à moi ?

HÉLION

C'est un peu difficile à dire.

LA DUCHESSE

Vous me surprenez. Raison de plus. Parlez, je le veux.

HÉLION

Je suis toujours un peu... gêné... quand on parle de notre descendance royale, parce que...

LA DUCHESSE

Je vous entends. Vous êtes bien délicat. Ce n'est pas un crime. Mais souvenez-vous que certaines choses, qui peuvent être critiquées sur le moment même, deviennent honorables par l'éloignement. Et cela se conçoit bien, puisque nos péchés sont de deux sortes : les uns, qui nous envoient directement dans l'enfer, sont détestables à tout jamais, et les autres, qui ne nous valent que le purgatoire, cessent d'être répréhensibles au bout d'un certain nombre d'années. Avez-vous compris ?

HÉLION

Très bien. Merci, grand'mère.

## SCÈNE VI

LA DUCHESSE, HÉLION, LE MAITRE D'HOTEL

LE MAITRE D'HOTEL

Madame la duchesse m'a fait demander ?

LA DUCHESSE

Naturellement. J'aurais dû vous voir il y a plus de deux heures. J'ai reçu un mot du jardinier-chef, qui m'annonce deux dindes. Vous les trufferez pour mon dîner du 15. Écrivez vous-même à Ledru et donnez-lui la liste des légumes dont vous aurez besoin pour ce jour-là.

LE MAITRE D'HOTEL

Oui, Madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Maintenant, où est le menu de ce matin ?

LE MAITRE D'HOTEL

Le chef vient seulement de me le remettre, Madame la duchesse.

LA DUCHESSE, lisant le menu.

Comment, soupe à l'oignon et au fromage ? Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

LE MAITRE D'HOTEL

Je pense que c'est une plaisanterie, Madame la duchesse. M. le duc et Mme la duchesse sont venus en personne commander ce potage au chef, et ils riaient beaucoup.

LA DUCHESSE

Eh bien, dites au chef qu'il prépare une soupe à l'oignon et au fromage si ça fait tant rire mes enfants ; mais je ne veux pas que ça figure sur le menu.

LE MAITRE D'HOTEL

Bien, Madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Allez.

Il se retire.

## SCÈNE VII

LA DUCHESSE, HÉLION, puis LE PRINCE D'ESCRENNES

LA DUCHESSE, à Hélion.

A vous. Qu'avez-vous fait ce matin ?

HÉLION

Mais, grand'mère, toujours la même chose.

LA DUCHESSE

Pas exactement. Je vous ai entendu vous lever, vous étiez en retard de cinq minutes.

HÉLION

Oh ! je vous promets que j'ai eu bien le loisir de tout faire.

LA DUCHESSE

Vous n'avez pas rogné sur vos prières ? Combien de temps avez-vous consacré à Dieu ?

HÉLION

Un quart d'heure.

LA DUCHESSE

Bien... Alors, c'est votre toilette qui a dû être écourtée ?

HÉLION

Ah ! ça jamais, grand'mère.

LA DUCHESSE

A présent que nous nous sommes occupés de l'âme et du corps, parlons un peu du travail. Quelle classe aviez-vous ?

HÉLION

Histoire.

LA DUCHESSE

N'oubliez pas que, pour les gens de notre sorte, l'histoire est la principale

étude, je dirais presque la seule... du moins l'histoire... l'histoire telle que je suis persuadée qu'on vous l'enseigne.

HÉLION

Oh! grand'mère, en histoire... je ne crains personne... Ça me fait penser que j'ai à chercher quelque chose dans le Larousse de mon oncle.

LA DUCHESSE

Allez. (Il va vers la porte par où le prince est sorti. Elle le rappelle.) Tenez, voici votre porte-cigarettes que vous aviez oublié chez moi. Vous le laissez traîner partout.

HÉLION

Ce n'est pas ma faute, grand'mère. Je n'y pense jamais. Comme je ne fume pas...

LA DUCHESSE

Un Pontanevaux ne fume pas à votre âge ; mais il doit toujours avoir sur soi des cigarettes, pour en offrir à ceux de

ses camarades qui sont moins bien élevés.

Hélion va de nouveau vers la porte, et revient.

HÉLION, **hardiment**

Grand'mère, voulez-vous me donner un louis ?

LA DUCHESSE

Une telle somme ! Pourquoi faire ?

HÉLION

Grand'mère, c'est comme pour les cigarettes, j'ai des camarades qui n'ont pas beaucoup d'argent.

LA DUCHESSE

Et qui ne manqueraient pas de vous gruger. Vous ne sauriez être averti trop tôt qu'un homme de votre rang et de votre fortune court toujours le risque d'être grugé. Vous n'avez que faire d'un louis.

Le prince sort de chez lui, reconduisant d'Escrennes.

LE PRINCE

Ah !... ma mère...

D'ESCRENNES

Madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Bonjour, monsieur d'Escrennes.

LE PRINCE, à la duchesse.

Vous rentrez ?

LA DUCHESSE

Oui, de ma messe. (A d'Escrennes.) Il y a deux choses dont je ne saurais me passer tous les matins, mon tub et ma messe.

D'ESCRENNES

C'est le tub spirituel.

LA DUCHESSE

N'est-ce pas ? On se sent tout nettoyé. (Au prince.) Je vais retirer mon chapeau. Je vous laisse Hélion, il a quelque chose à vous demander.

Le prince reconduit d'Escrennes et revient vers Hélion.

LE PRINCE

Tu as quelque chose à me demander ?

HÉLION, lui sautant au cou.

Bonjour, oncle Alain... Donne-moi un louis.

LE PRINCE, étonné.

C'est ça que grand'mère...

HÉLION

Non, c'est le Larousse. Le louis, elle vient même de me le refuser. Donne-le-moi.

LE PRINCE, lui donnant un louis.

Je ne devrais pas. Pourquoi est-ce faire ?

HÉLION

Maintenant que tu me l'as donné, à quoi ça t'avancerait-il de savoir ?

LE PRINCE

Je suis indiscret ?

HÉLION

Oui.

LE PRINCE

M'aimes-tu au moins ?

HÉLION

Pour beaucoup plus de vingt francs... Va... va chez toi... Je vais venir, pour le Larousse. (Le prince sort. Hélion, après un temps, court à une autre porte, et appelle, pas trop haut :) Rosalie ! (Entre Rosalie, la femme de chambre de la duchesse douairière, une très jolie fille.)

## SCÈNE VIII

HÉLION, ROSALIE, puis LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

ROSALIE

Monsieur le comte ?

HÉLION

Tiens, voilà le louis que tu m'as demandé. J'ai eu assez de peine à l'avoir. Enfin, mon oncle Alain me l'a donné... Dis-moi merci.

ROSALIE

Merci, Monsieur le comte.

Elle l'embrasse.

HÉLION, gentiment.

Tu ne m'aimes donc pas que tu me demandes de l'argent ?

ROSALIE

Oh ! si, Monsieur le comte, je vous aime... Je vous aime, mais je vous respecte aussi, et je croirais que c'est vous manquer si je me permettais de vous aimer pour rien.

HÉLION, lui sautant au cou.

Oh ! que c'est gentil ! (Au moment où il l'embrasse, la comtesse de Prégilbert entre, et voit.)

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Saint Antoine de Padoue !

Hélion pousse un cri. Rosalie pousse un cri. Ils s'enfuient chacun de leur côté. Le prince rouvre la porte par où il est sorti et reparaît tout effaré.

## SCÈNE IX

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT,
LE PRINCE, puis LA DUCHESSE

LE PRINCE

Qu'est-ce qu'il y a? C'est stupide de pousser des cris pareils !... Comment, ma tante, c'est vous ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Il y a, Monsieur, qu'on ne peut plus ouvrir une porte ici ni pénétrer à l'improviste dans une pièce sans courir chance d'être scandalisée par des abominations. Vous vivez comme des animaux, dans l'immoralité, dans l'inconscience et dans la promiscuité. Bref, cette maison est une véritable *phalansterne*.

LE PRINCE, avec impatience.

Ma tante, on dit : phalanstère, et c'est du masculin.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Vous me manquez, Monsieur. Veuillez ne pas m'écraser de votre supériorité. Je sais bien que vous êtes un homme exceptionnellement instruit, et capable d'écrire jusqu'à trois pages de suite sans faire une faute d'orthographe. Mais je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ces avantages périssables. Je vous dis que vous allez tous à votre perdition, vous le premier.

LE PRINCE

Pardon, que s'est-il passé ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Au moment où j'ouvrais cette porte, j'ai vu votre neveu, le comte Hélion de Pontanevaux, qui embrassait, oui, Monsieur, qui embrassait Rosalie, la femme de chambre de ma sœur.

LE PRINCE, riant.

Il embrassait Rosalie ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Cela vous fait rire? Je n'en suis pas surprise. Ce doit être vous qui corrompez cet enfant.

LE PRINCE

Ah! ma tante...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Il suffit. Je n'ai garde de m'entremêler dans une éducation où vous avez la haute main. Hélion n'est pas mon fils, et c'est au sujet de mon fils que je venais. J'avais dessein de parler à la duchesse, mais puisque c'est vous que je rencontre, ma foi je n'en suis pas fâchée.

LE PRINCE

Eh bien, moi non plus.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Vous pouvez, s'il vous plaît, abreuver de mauvais conseils votre neveu Pontanevaux ; mais je vous défends, moi, de don-

le mauvais exemple à mon fils unique, à mon Donatien.

LE PRINCE

Hein ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Je sais tout, Monsieur, je sais les désordres de cette nuit. D'abord, mon Donatien est rentré à des heures impossibles. Il aurait pu prendre froid, et cela lui serait fatal, après la pneumonie *infectueuse* qu'il a eue l'hiver dernier. Il paraît en outre que vous avez cassé pour quinze cents francs de vaisselle, que vous avez donné à des femmes de la société le spectacle de danses *subjectives* et de luttes *archaïques*. Il paraît...

LE PRINCE

En voilà assez, ma tante.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Plaît-il ?

LE PRINCE

Ah ! j'offusque la pudeur de Dona-

tien ?... Moi ?... Moi !... Je n'ai aucune explication à vous donner. Je me contenterai de vous répéter ce que je viens de dire, en propres termes, à votre méchant gamin de fils...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Eh !...

LE PRINCE

A la première occasion, je le caloterai ! Oui, Madame, je le caloterai en public.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Je n'entendrai pas insulter mon fils plus longtemps. On est allé prévenir ma sœur que j'étais là, mais je n'y ai plus rien à faire, et je n'y remettrai jamais les pieds. La famille vous renie par ma bouche, Monsieur. Bonsoir.

LE PRINCE

Bonsoir.

LA DUCHESSE, *entrant.*

Bonjour, Victoire. Je te demande pardon de t'avoir fait attendre.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Adieu.

Elle sort.

## SCÈNE X

LE PRINCE, LA DUCHESSE, puis M. HAVIN

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Elle est folle ?

LE PRINCE

Complètement. Je venais de quitter Hélion et de rentrer chez moi, quand j'ai entendu des cris de paon. Je suis revenu sur mes pas. Elle était là toute seule. Elle m'a raconté une histoire à dormir debout. Après quoi, sans rime ni raison, elle s'est mise à me faire une scène épouvantable.

LA DUCHESSE

Vous ne semblez pas non plus être dans votre sang-froid.

LE PRINCE

Naturellement. Je lui ai répondu sur le même ton.

LA DUCHESSE

Vous avez eu tort. N'oubliez pas qu'elle est votre tante.

LE PRINCE

Je n'aurai plus occasion de m'en souvenir. Elle me déclarait, au moment où vous êtes entrée, qu'elle ne mettrait plus les pieds ici, et j'en suis bien aise.

LA DUCHESSE

Il est possible que vous en soyez bien aise, mais moi, je ne suis pas bien aise d'être brouillée avec ma sœur.

LE PRINCE

Je n'y peux rien... Je suis désolé si cela vous fait de la peine.

LA DUCHESSE

Il ne s'agit pas de sentimentalité, mais

nous autres, nous devons l'exemple de l'union dans les familles. (M. Havin entre.) Ah ! Monsieur Havin, enfin vous voilà. Bonjour.

HAVIN

Je vous demande pardon, Madame la duchesse, mais j'arrive de Ménilmontant, et le prince vous dira lui-même que ce n'est pas à côté.

LA DUCHESSE

Vous tombez bien. Il m'arrive quelque chose de fort désagréable. La comtesse de Prégilbert vient de me claquer la porte au nez. Elle a fait au prince une scène, qui est, paraît-il, sans rime ni raison, et elle est partie en lui déclarant qu'elle ne mettrait plus les pieds ici.

HAVIN

Je le sais. Je viens de rencontrer M^me^ la comtesse en bas, et j'ai causé deux minutes avec elle dans le vestibule.

LA DUCHESSE

Ah !

LE PRINCE

Est-ce qu'elle jurait toujours par saint Antoine de Padoue ?

HAVIN

Plus que jamais. C'est un grand saint, qu'on invoque spécialement pour retrouver les choses qu'on a perdues.

LE PRINCE

Si ma tante l'invoque pour retrouver son bon sens, elle fait bien. Mais je doute fort que, même par l'intercession de saint Antoine...

LA DUCHESSE

Alain, je vous en prie...

HAVIN

Le prince est bien monté... J'ose à peine vous dire que Mme de Prégilbert m'a paru en possession complète de ses facultés, ou que du moins, si elle était un

peu hors d'elle-même, il y avait lieu.

LA DUCHESSE

Bon ! Que s'est-il passé ?

HAVIN, les yeux baissés.

J'ose à peine...

LA DUCHESSE

Oh ! s'il vous plaît : je ne suis pas bégueule.

HAVIN

Tant mieux !

LA DUCHESSE

Accouchez.

HAVIN

Oh !... Eh bien, Madame la duchesse, Mme la comtesse de Prégilbert venait d'entrer à l'improviste dans ce salon et y avait surpris...

LE PRINCE

Mon Dieu, Monsieur Havin, vous vous en ferez mourir. (A la duchesse.) Ma tante

avait vu Hélion qui embrassait votre femme de chambre.

LA DUCHESSE

Rosalie ?

HAVIN, baissant les yeux.

Oui.

LA DUCHESSE

Elle est très jolie.

HAVIN

Peu importe.

LA DUCHESSE

Mais si, je ne suis pas fâchée que mon petit-fils ait bon goût.

HAVIN

Je pourrai lui transmettre vos compliments si vous le désirez, Madame la duchesse.

LA DUCHESSE

Non, c'est excessif... Alain, quel âge a votre neveu au juste ?

LE PRINCE

Seize ans.

LA DUCHESSE

Il ne perd pas son temps.

HAVIN

Mais il pourrait mieux l'employer.

LA DUCHESSE

J'aime autant que ce soit ma sœur qui l'ait surpris que moi. Elle a crié et juré par saint Antoine, ce qui peut être d'un bon effet moral sur l'enfant. Moi, j'aurais pouffé de rire.

HAVIN

Souffrez, Madame la duchesse, que je ne pouffe pas.

LA DUCHESSE

Là, ne grondez plus, je prends tout sur moi.

HAVIN

Bien.

LA DUCHESSE

Mais oui, c'est ma faute. Je n'ai qu'à

me faire servir par des laiderons. Je n'y manquerai pas désormais. Il est vrai que je n'aime pas cela, mais il faut bien se sacrifier pour ses petits-enfants.

LE PRINCE, gaiement.

C'est Hélion que vous sacrifiez.

LA DUCHESSE

Nous ne lui demanderons pas son avis. Sérieusement, je pense même que nous ne devons lui parler de rien, et faire comme si nous étions aveugles.

HAVIN

Tel n'est pas mon sentiment, Madame la duchesse. Et puisque vous avez bien voulu me laisser une initiative, une indépendance absolue en ce qui concerne l'éducation du jeune comte de Pontanevaux, je vous avertis que je croirai devoir le tancer.

LA DUCHESSE

Je ne suis pas du tout d'accord avec

vous, mais vous ferez ce qui vous plaira.

LE PRINCE

Pourtant, ma mère, c'est vous qui commandez.

LA DUCHESSE

J'ai abdiqué.

HAVIN

Madame la duchesse a compris que, dans l'intérêt même du jeune homme, il ne devait pas y avoir conflit d'autorités. Pas même conflit d'influences. Et je saisis cette occasion de vous dire, prince, que votre influence contrarie la mienne assez souvent.

LE PRINCE

Vraiment, Monsieur?

HAVIN

Mon Dieu, oui. Vous permettez à cet enfant tout ce que je lui interdis. Vous lui donnez tout ce que Mme la duchesse et moi nous lui refusons. Ainsi, tout à

l'heure... et c'était même le point de départ de cette petite scène un peu ridicule... vous lui avez donné — ce ne peut être que vous qui lui ayez donné — un louis. Il n'a rien eu de plus chaud que de le remettre à cette fille.

LE PRINCE

Comment le savez-vous ?

HAVIN

Par elle-même, qui vient de me le rendre. Le voici.

LE PRINCE

Gardez-le.

HAVIN

Je l'accepte pour mes pauvres.

LE PRINCE

Ou pour les frais de l'élection de Ménilmontant.

HAVIN

Vous trahissez M. le marquis d'Escrennes.

LA DUCHESSE, intervenant.

Tout chemin mène à la politique. Nous voilà loin des exploits ancillaires de mon petit-fils. Finissons-en, vous avez des lettres à écrire pour moi. Promettez donc le feu éternel à ce morveux, si cela vous semble nécessaire. Toutefois, souvenez-vous que vous fabriquez un homme du monde, non pas un moine, et que nous autres nous n'avons pas été trop révoltés de son aventure.

HAVIN

Pardieu! Madame la duchesse, vous avez bien raison.

LA DUCHESSE, riant.

Voilà qu'il jure à présent!

LE PRINCE

Et ce n'est pas même par saint Antoine.

HAVIN

Prince, il vaut mieux s'adresser à Dieu

qu'à ses saints... Mais je vous dis que je ne sais pas où j'avais la tête d'attacher tant d'importance à cette petite drôlerie.

LA DUCHESSE

A la bonne heure.

HAVIN

Sans compter qu'il ne serait guère prudent de faire trop sévèrement la morale à Hélion ce matin.

LA DUCHESSE

Pourquoi ?

HAVIN

L'enfant est malicieux. Il a de la repartie. Voyez-vous qu'il me dise : J'en fais moins que papa et maman, et pour ma part, je n'ai point encore hasardé de découcher...

LA DUCHESSE

Qu'est-ce que vous me chantez là, Monsieur Havin ?

HAVIN

Supposez qu'il ait su par quelque domestique... par Rosalie, au fait... que M. le marquis de Pontanevaux vient seulement de rentrer à l'hôtel en habit noir et en cravate blanche...

LA DUCHESSE

Hein ?

HAVIN

Accompagné de M^me la marquise de Pontanevaux en toilette du soir bien frippée...

LA DUCHESSE

Herminie est rentrée décolletée à dix heures du matin ! Quelle inconséquence !... Je ne lui mâcherai pas ce que j'en pense.

LE PRINCE

Lui direz-vous aussi, ma mère, qui vous a si bien renseignée ?

HAVIN

M^me la marquise ne s'avisera certaine-

ment pas de poser cette question à M$^{me}$ la duchesse, attendu qu'elle doit savoir que la petite fête d'hier est déjà la fable de tout Paris.

LA DUCHESSE

Quelle petite fête ? J'ai bien le droit d'être aussi informée que tout Paris.

LE PRINCE

Ma sœur vous répondra qu'elle a un mari, et qu'il était là.

HAVIN

C'est en effet une réponse péremptoire. Toutes les femmes qui étaient présentes ne pourraient pas en dire autant.

LE PRINCE

Vous vous permettez de faire allusion à la princesse !

LA DUCHESSE

Comment, mon fils, Margit en était ? Et si j'entends bien, vous l'aviez laissée se risquer seule...

HAVIN

C'est bien pour cela que le prince est si indulgent.

LE PRINCE

Je n'ai de comptes à rendre à personne... (A la duchesse.) qu'à vous... et je vous ouvrirai mon cœur quand nous serons seul à seule. Mais je ne supporterai pas que Monsieur joue ici les directeurs de conscience, et se croie autorisé par vos bontés à censurer toute la famille sans avoir reçu mandat de personne.

LA DUCHESSE

Mon fils...

HAVIN

Où le prince va-t-il prendre que j'usurpe le rôle d'éclairer les consciences ? Je suis pourtant bien discret, il le sait mieux que personne. Je n'offre jamais le secours de mes faibles lumières à ceux qui en auraient peut-être le plus pressant besoin, mais qui ne me les demandent pas.

LE PRINCE

En effet.

HAVIN

Ah ! il m'est pénible de les abandonner à leur détresse et, si je n'écoutais que mon cœur, je forcerais leur confiance. Que voulez-vous, nous sommes ainsi faits : nous avons de la prédilection pour qui nous repousse, et la préférence des pères va toujours aux enfants égarés.

LE PRINCE

Il n'y a plus d'enfants, Monsieur.

HAVIN

Non, prince, il y a un homme, un homme malheureux et désemparé...

LE PRINCE

Vous-même, où prenez-vous cela ?

HAVIN

Je vous le dirai, quand vous m'interrogerez là-dessus avec le désir sincère que je vous réponde. Je vous l'aurais déjà dit,

si j'étais, comme vous prétendez, le directeur de la famille, et par conséquent le vôtre. J'aurais cherché avec vous la nature, la cause, peut-être le remède, des chagrins ou des inquiétudes que vous n'avouez à personne, surtout pas à vous-même, mais que je sais bien.

LE PRINCE

Bah ?

HAVIN

J'aurais institué une enquête, j'aurais procédé à votre interrogatoire, avec votre autorisation bien entendu.

LE PRINCE

Comment donc ?

HAVIN

Je vous aurais demandé par exemple pourquoi c'est depuis votre mariage que vous avez commencé d'apprécier les vertus éminentes de Mme la duchesse, comme si vous aviez désormais un point de repère et comme si vous faisiez, ce qu'à

Dieu ne plaise, des comparaisons. Pourquoi votre cœur, que nous ne soupçonnions pas aussi tendre, s'est mis à déborder tout d'un coup d'amour filial pour votre mère et d'amour paternel pour votre neveu, comme si vous trouviez auprès de ces deux êtres élus je ne sais quoi, qui vous manquerait donc ailleurs. Pourquoi, si fier au début d'avoir découvert une fiancée qui ne ressemblait point aux autres, vous en avez paru, dès avant la fin de vos fiançailles, plutôt effarouché ou étourdi, et pourquoi, depuis ce mariage d'amour, vous vivez avec elle, et elle avec vous, comme si vous aviez fait tous les deux pis qu'un mariage de convenance. Pourquoi tout ce qu'elle risque d'un peu... original vous irrite, c'est manifeste, plus que de raison, et pourquoi, malgré cela, vous vous gardez bien de jamais rien faire pour la ramener dans la règle : car votre impatience trop visible n'a d'égal que votre inexplicable longanimité. Tout cela

est étrange, convenez-en, et vaut la peine qu'on en scrute les causes. Je n'y manquerais pas, encore une fois, si j'avais l'honneur de conduire votre conscience; mais, comme ce n'est point le cas, je me tais. Je vous laisse avec votre mère, car vous m'accuseriez de rester toujours en tiers entre vous deux. Je retourne auprès de votre neveu, dont je suis le maître et le guide jusqu'à nouvel ordre, heureusement pour lui, et je m'en vais tâcher qu'il ne rêve pas trop à la femme de chambre de Mme la duchesse. (Il s'incline et sort.)

## SCÈNE XI

LE PRINCE, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE

Eh bien, vous vous taisez? Après avoir réparti à M. Havin plusieurs fois avec une aigreur que, moi, je trouve exces-

sive, vous baissez subitement pavillon devant votre ancien maître. Vous faites la figure que doit faire présentement votre neveu en recevant sa semonce.

LE PRINCE, *avec un sourire triste.*

Oui.

LA DUCHESSE

Je commence à croire qu'il se passe ici des choses fort extraordinaires. D'ailleurs je les sentais dans l'air, vous pensez bien, depuis quelque temps ; mais je vous prie de m'en dire un peu plus long. Les paroles énigmatiques de M. Havin ne m'ont guère éclairée : je ne suis pas forte en psychologie.

LE PRINCE

Il est fort, lui. Quel œil pour voir tout ce qu'on ne lui montre pas, tout ce que, en effet, on ne se montre pas à soi-même ! Comme il dégage les secrets de conscience de ce vague qui les enveloppe toujours ! Comme il les pénètre et comme il les

inonde d'une lumière crue! Ah! quels espions d'âmes que ces gens-là!

LA DUCHESSE

On devient prêtre, mais on naît confesseur.

LE PRINCE

Ce n'est point par charité, ou même par curiosité du vrai qu'ils observent, mais par malice et par haine de la vie. Leur clairvoyance est faite de cruauté.

LA DUCHESSE

Voilà encore des généralités et des grands mots. Parlez-moi mon petit terre-à-terre. Que se passe-t-il? Je ne vous questionne pas sur la fête d'hier soir, mais sur l'état de vos relations avec votre femme.

LE PRINCE

Vous avez entendu M. Havin.

LA DUCHESSE

Fort mal.

LE PRINCE

Il a tout dit, fort bien, en quelques mots. C'est vrai, ce qui m'a fait aimer Margit avec enthousiasme, avec ivresse, c'est uniquement qu'elle était différente, qu'elle venait... d'autre part... et c'est cela aussi... uniquement... qui maintenant, par un effet contraire, me sépare d'elle... Oui... surtout depuis le mariage, depuis... le fait... matériel, vous comprenez... Comme si nous appartenions à deux races qui ne peuvent pas se mêler... et comme si nous avions offensé la nature en nous rapprochant.

LA DUCHESSE

Vous voulez dire tout bonnement que vous ne l'aimez plus. Cela arrive.

LE PRINCE

Est-ce que je sais?

LA DUCHESSE

Enfin, vous avez bien quelque chose de précis à lui reprocher?

LE PRINCE

Rien... Tout... Tout ce qui accuse à mes yeux qu'elle est d'une autre famille humaine que moi... C'est bien à charge de revanche : tout en moi la choque... jusqu'à mes pauvres bonnes qualités... Je ne lui en veux pas. Nous n'y pouvons rien.

LA DUCHESSE

Et alors, vous renoncez tous les deux... J'admire votre résignation... Pourquoi ne m'avez-vous pas consultée plus tôt ?

LE PRINCE, avec émotion.

J'étais beaucoup moins malheureux quand vous ne saviez pas.

LA DUCHESSE

Ne nous attendrissons pas.

LE PRINCE

C'était aussi un peu pour Margit que je dissimulais. Il me semblait que vous deviez éprouver à son égard, comme moi-

même, un sentiment bizarre de méfiance et d'animosité... Il me semble toujours qu'elle doit inspirer ce sentiment-là... Et je ne me trompe pas tant. D'Escrennes me le disait encore tout à l'heure. On commente, n'est-ce pas ? les folies d'hier soir. Eh bien, c'est sur elle que tous s'accordent à tomber. Il y a entre elle et notre monde, comme entre elle et moi, une décourageante incompatibilité !

LA DUCHESSE

Mon fils, quand on n'est pas en bons termes avec sa femme et qu'on ne veut pas se donner la peine de faire effort ni d'appliquer un remède, il est commode de croire qu'il y a là-dessous un mystère et qu'on n'y peut rien.

LE PRINCE

Pourtant...

LA DUCHESSE

Ne cherchons pas midi à quatorze heures, cela est bon pour les artistes qui se

marient entre eux, et qui dissertent à perte de vue sur les menus événements de leur ménage. Tout ce que je vois, c'est que, n'importent les causes, cela va mal entre Margit et vous, et qu'il est convenable, urgent, que cela aille mieux. Faites le nécessaire. Vous êtes peut-être, à part vous, d'une sévérité sans proportion pour les façons un peu singulières de Margit; mais dans la pratique, vous êtes d'une indulgence, au contraire, excessive. Bridez votre femme, et, si vous n'y suffisez pas, recourez à moi.

LE PRINCE, lui prenant la main.

Ma mère...

LA DUCHESSE

Oui. Quant à ce regain de tendresse pour moi, j'y suis sensible, mais souvenez-vous qu'il est écrit : « Tu quitteras ton père et ta mère. » Occupez-vous donc moins de moi. Occupez-vous moins de votre neveu...

LE PRINCE

Oh !...

LA DUCHESSE

Il a M. Havin, qui lui vaut infiniment mieux que vous. Occupez-vous de votre femme, et rétablissez votre autorité sur elle. Si vous avez le malheur de ne plus l'aimer, cela ne vous dispense pas de la mener et de la tenir. D'abord où est-elle ?

LE PRINCE

Je ne sais pas.

LA DUCHESSE

Eh bien, moi, je sais. Elle sortait en voiture avec Donatien... et Eddy, au moment où je rentrais de la messe. Je l'ai entendue donner les ordres. Ils sont au vélodrome de la Seine. Je vous le demande, est-ce convenable ?

LE PRINCE

Encore une idée de Donatien, ça, probablement !

Bruit de voix dans la coulisse. La princesse entre, avec Marie-Antoinette. Toutes deux semblent très émues.

## SCÈNE XII

LE PRINCE, LA DUCHESSE, MARGIT, MARIE-ANTOINETTE, puis LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE PONTANEVAUX.

LE PRINCE

Qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle !

MARGIT

Ce n'est rien.

MARIE-ANTOINETTE

Nous venons d'avoir une grosse émotion.

MARGIT

Oh !...

MARIE-ANTOINETTE

J'étais allée retrouver Margit et mon frère... Je vous raconterai ça tout à l'heure quand nous serons un peu remises.

LA DUCHESSE

En deux mots? J'aimerais pourtant savoir un peu pourquoi vous êtes toutes les deux dans cet état-là.

LE PRINCE, à Margit.

Enfin, quoi?

MARGIT

Il vient d'arriver un accident...

LE PRINCE

Au frère de Marie-Antoinette?

MARGIT

Naturellement.

LA DUCHESSE

Quel accident? Grave?

MARIE-ANTOINETTE

Le médecin nous a affirmé qu'il n'avait rien de démoli... Il venait à peine de reprendre connaissance... On nous a renvoyées...

MARGIT

Donatien est resté... Il va venir nous apporter des nouvelles...

LE DUC, entrant.

Qu'est-ce que j'apprends ? Votre frère a ramassé une pelle ?

PONTANEVAUX, entrant avec la marquise.

Qui ? Vous, Aimery ?

LE DUC

Vous plaisantez, c'est mon beau-frère. (A Marie-Antoinette.) Je n'ai jamais vu un garçon plus casse-cou que celui-là !

LE MAITRE D'HOTEL, annonçant

Madame la duchesse est servie.

LA DUCHESSE

Pardon, il est midi et demi. Je voudrais savoir si nous devons nous mettre à table sans le comte Gallant, ou s'il faut l'attendre.

MARIE-ANTOINETTE

Mais je vous dis, chère mère, qu'il était encore sans connaissance il y a une demi-heure.

MARGIT

Ces chutes, c'est terrible !....

MARIE-ANTOINETTE

Il a pris le virage à fond de train. J'ai eu le pressentiment qu'il allait arriver quelque chose.

MARGIT

Moi aussi. Avant, je le voyais déjà par terre, et il est tombé exactement comme j'avais prévu.

MARIE-ANTOINETTE

Il a roulé par-dessus sa machine...

PONTANEVAUX

Quelle salade !

LA MARQUISE

Ah ! Voilà Donatien.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, DONATIEN, puis EDDY, puis HÉLION, HAVIN

LE DUC

Eh bien?

DONATIEN

Ça ne va pas du tout.

MARGIT

Oh!...

DONATIEN

Le médecin refuse de se prononcer. Je retourne là-bas, parce qu'on va peut-être pouvoir le transporter et... (Eddy entre à cet instant, Margit pousse un grand cri.)

LE PRINCE à Donatien.

Voilà encore une charmante plaisanterie.

MARIE-ANTOINETTE

Eddy!

PONTANEVAUX

On vous disait au plus bas.

EDDY

Quelle sottise ! Une pelle ! Une pelle de rien du tout... Madame la duchesse...

LA DUCHESSE

Je suis bien aise, Monsieur, de vous voir tout entier.

HÉLION, entrant avec M. Havin.

Qu'y a-t-il ?

LA DUCHESSE

Un petit accident qui est arrivé au comte Gallant, et qui émeut fort ces dames. Ce n'est rien du tout, allons déjeuner.

HAVIN

Mais la princesse se trouve mal !

LA DUCHESSE

Ce n'est rien du tout non plus. (Elle prend le bras de Pontanevaux.) La soupe à l'oignon

est sur la table... Avez-vous bien dormi, Enguerrand ?

PONTANEVAUX

Comme une souche, ma mère. (Ils passent dans la salle à manger. On les suit.)

LE PRINCE, à Margit.

Attendez, je vais vous chercher votre flacon. (Il sort.)

MARGIT, à Eddy, resté seul près d'elle.

Ah ! je ne croirai plus à mes talismans.

EDDY

Au contraire. Si je n'avais pas eu celui-là sur moi, je me serais certainement tué raide... Je ne savais plus ce que je faisais. Votre baiser m'avait fait perdre la tête...

MARGIT

Chut ! (Silence. Il lui prend, il lui baise longuement la main.)

HÉLION, venant de la salle à manger.

Eh bien, ma tante, comment êtes-vous? (Eddy s'écarte brusquement.)

MARGIT

Mieux, merci. (A Eddy.) Allez, allez à table. (Au prince, qui rentre avec le flacon.) Allez aussi, mon ami. (Elle prend le flacon.) Merci... C'est ce petit imbécile de Donatien... N'est-ce pas, quand... quand on vous annonce qu'un homme est presque mort et puis qu'on le voit entrer....

LE PRINCE

Oui. (Un temps.)

MARGIT

Je vous rejoins. (Il l'attend. Elle se lève. Ils vont ensemble vers la salle à manger. Pendant qu'ils traversent la scène, le rideau baisse.)

---

# ACTE III

*Le pavillon du prince, dans une sorte de cité, à Ménilmontant. Une salle, au rez-de-chaussée. Mobilier décent. A gauche et à droite, portes vitrées, avec des rideaux blancs. Au fond, porte-fenêtre, ouvrant sur une avenue. De part et d'autre de cette avenue, il y a des carrés de jardins, égaux, mais diversement cultivés et décorés, attribués à chacun des locataires de la cité. On voit très loin, à travers les branches des arbustes grêles. C'est tout au commencement du printemps, et presque à la tombée du jour.*

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME SAJOU, la concierge, et une voisine, LOUISE CORTELLA

LOUISE

Dites, Madame Sajou, vous êtes bien sûre que votre Monsieur Touchet doit venir aujourd'hui ?

MADAME SAJOU

Sûre! De ce moment-ci, il vient tous les jours. (*Elle ouvre la porte-fenêtre toute grande.*) J'aurais bien pu donner de l'air dès ce matin.

LOUISE

Oui. Voilà le printemps.

MADAME SAJOU

Pensez! Le cerisier des Frochart a déjà un soupçon de fleurs.

LOUISE

Celui là-bas?

MADAME SAJOU

Mon plus bel arbre. Les Grelu, qui étaient avant les Frochart, vous savez? qu'on les a tout vendus et qu'on les a mis dehors parce qu'ils ne payaient pas? Eh bien, en partant, ils me disaient que ce qu'ils regrettaient plus, c'était pas leurs meubles, c'était le cerisier, parce que,

dès cette époque-ci, on peut s'asseoir autour le dimanche.

LOUISE

Ça doit être bien gai ici, le dimanche.

MADAME SAJOU

Pensez! Chacun a son carré de jardin où il fait des arrangements à sa fantaisie. Le vieux du 6 a une tonnelle, et le maçon du 9 s'a même construit une grotte! On va chez les uns et chez les autres. Les gosses courent. On chante des fois jusqu'à des onze heures du soir, et l'été, quand y a des étoiles, c'est à pleurer.

LOUISE

Est-ce qu'il paie beaucoup, M. Touchet?

MADAME SAJOU

Cinq cents. Mais on ne libelle les quittances qu'à quatre cent quatre-vingt-dix, rapport aux contributions, dont les loyers inférieurs sont exemptés.

LOUISE

Et il a un autre logement?

MADAME SAJOU

Dans les quartiers neufs. Ça ne vaut pas le nôtre, Madame Cortella. On juge bien ça quand on va se promener vers les Buttes ou avenue de la République, où y a des maisons selon le confort moderne, mais ça manque de végétation.

LOUISE

Je vas m'en aller.

MADAME SAJOU

Restez donc... C'est au moins à cause de votre homme que vous vouliez lui parler, à M. Touchet?

LOUISE

Oui, c'est à cause de mon homme.

MADAME SAJOU

Je croyais que vous l'aviez quitté tout à fait?

LOUISE

Oui.

MADAME SAJOU

Alors ?

LOUISE

Alors, voilà, justement... je me demande si je ne ferais pas bien de me remettre avec lui.

MADAME SAJOU

Dame ! Ça vous regarde.

LOUISE

Ah ! voilà M. Touchet, avec un ami.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRINCE, D'ESCRENNES

MADAME SAJOU, tournant la tête.

Tiens ! Vous êtes donc entrés par le jardin ?

LE PRINCE

Oui... Bonjour. (Les deux femmes se tiennent

respectueusement à l'écart. — A d'Escrennes.) Tu vois, je ne t'avais pas trompé, ce n'est pas un local de réunion publique... Enfin, ta curiosité est satisfaite. Nous travaillerons plus utilement tout à l'heure pour ton élection, je t'emmènerai faire une tournée à la sortie des ateliers.

D'ESCRENNES

Tu ne m'as pas trompé non plus quand tu m'as dit que c'était... fleuri, pauvre... et charmant... Oui, c'est vrai, il y a quelque chose ici... qui vous prend... un charme... si particulier... un charme d'élégance humble.

LE PRINCE

Oui, figure-toi... toutes ces braves femmes... quand je leur ai rendu le moindre service... elles ont la rage de me faire des cadeaux. Tiens, voici un abat-jour qu'elles m'ont donné... un dessous de lampe... un tapis de table...

D'ESCRENNES

On ne dirait jamais un logis intermittent et à peu près inhabité. Il fait bon ici comme dans les intérieurs étroits, modestes, où veille continuellement une ménagère très attentive et très ingénieuse.

LE PRINCE

Je n'en ai pas une, j'en ai plusieurs, j'arrive au même résultat par la coopération.

D'ESCRENNES

Oui, on sent ici... une présence féminine... et c'est presque troublant, parce que c'est inattendu.

LE PRINCE, riant.

Tu pensais, ô futur député des quartiers pauvres, avoir à chaque pas la vue ou l'odorat offensé. Et tu es agréablement surpris. Tu n'a pas vu le plus joli, le jardin, un jardin de romance...

(Il le mène vers la porte-fenêtre.)

MADAME SAJOU

Monsieur regarde le cerisier des Frochart ?

LE PRINCE

Oui... Oui, nous flânons, et nous faisons attendre Madame, qui n'a probablement pas de temps à perdre... Tiens, Mme Sajou va te faire faire le tour de la cité, pendant que (A Louise Cortella) nous causerons tous les deux. (A d'Escrennes.) Nous sortirons après.

D'ESCRENNES

C'est cela. (Il s'en va par le jardin, précédé par Mme Sajou.)

## SCÈNE III

LE PRINCE, LOUISE CORTELLA, puis MADAME SAJOU, D'ESCRENNES

LE PRINCE

Asseyez-vous.

LOUISE

Oh ! Monsieur...

LE PRINCE

Mais si, voyons, asseyez-vous. On ne peut pas causer debout comme ça. (Il s'assoit pour lui donner l'exemple.) Là...

LOUISE, s'asseyant, timidement.

Merci, Monsieur.

LE PRINCE

Vous avez quelque chose à me demander ?... Ne vous troublez pas. C'est donc bien difficile ?

LOUISE

Je ne sais pas comment dire.

LE PRINCE

Nous allons tâcher de vous aider... C'est la première fois que vous venez ici ?

LOUISE

Oh ! non, Monsieur. Vous ne me remettez pas ?

LE PRINCE

Je vous demande pardon...

LOUISE

Oh ! c'est bien naturel.

LE PRINCE

Comment vous appelez-vous ?

LOUISE

Louise... Louise Cortella.

LE PRINCE

C'est un nom étranger... Vous êtes Italienne ?

LOUISE

Non, Monsieur, je suis Française. Mais j'ai épousé un ouvrier Italien. Justement... c'est le malheur.

LE PRINCE

Comment cela ?

LOUISE

Voilà, c'est que... Je ne sais pas comment dire... Enfin, on ne devrait jamais... parce que... avec les étrangers, on ne sait jamais, vous comprenez.

LE PRINCE

Ah !... (Un temps.) Quel métier fait-il, votre mari ?

LOUISE

Vous savez, tantôt l'un, tantôt l'autre.

LE PRINCE

Oui, pas grand'chose.

LOUISE

Le plus souvent... Mais... ce n'est pas tant ça... parce que j'ai toujours gagné assez bien ma vie. Je suis brocheuse, Monsieur, c'est un joli métier. Enfin j'étais contente comme j'étais, n'est-ce pas ? Je n'étais même pas dans des idées de me marier.

LE PRINCE

Parce que ?

LOUISE

Parce que... enfin... vous pensez bien, pour me marier, je n'aurais toujours pu

épouser qu'un ouvrier, et ça n'est pas drôle tous les jours.

LE PRINCE

Comment ? Vous êtes vous-même une ouvrière...

LOUISE

Oui, mais... une ouvrière, un ouvrier, ça fait deux.

LE PRINCE

Est-ce que vous avez des idées au-dessus de votre condition ?

LOUISE

Oh ! non, Monsieur... Seulement, vous pensez, un homme qui rentre des fois dans des états le samedi, le dimanche et le lundi, qui abîme tout, qu'on a déjà tant de peine à s'en tirer seule et à tout tenir propre...

LE PRINCE

Alors, pourquoi vous êtes-vous mariée ?

LOUISE

Parce que je me figurais qu'avec celui-là, ce ne serait pas la même chose.

LE PRINCE

Ah !... On se figure toujours...

LOUISE

Il ne ressemblait pas aux autres. Il avait des yeux, pas comme un Parisien. Il était si bien, Monsieur, que, quand il avait besoin de cent sous, il n'avait qu'à s'en aller place Pigalle, il était toujours sûr d'être pris par un peintre.

LE PRINCE

Enfin, il était joli garçon et vous êtes tombée amoureuse de lui.

LOUISE

Oh ! il était joli garçon, pour sûr, mais... ce n'est pas tant ça... Je ne sais pas comment dire... Enfin, il n'était pas d'ici, voilà. Oui, c'est ça. Il n'était pas d'ici.

LE PRINCE, pensif.

Ah !... (Un temps.) Et après... une fois mariés, vous avez continué à vous apercevoir... qu'il n'était pas d'ici... n'est-ce pas ?... Et ce qui vous intéressait en lui quand vous le connaissiez à peine, s'est mis à vous choquer, à vous irriter, à vous exaspérer, quand vous l'avez connu moins vaguement et quand vous avez vécu côte à côte avec lui. Vous êtes devenue méfiante, même injuste. Ce que vous auriez pardonné facilement à un homme de votre sang, vous ne pouviez pas le supporter de lui. Un autre, vous auriez essayé de l'amender... Lui, non... Vous étiez découragée d'avance. Vous saviez d'avance que c'était inutile de rien lui dire, qu'il ne pouvait pas vous comprendre, qu'il ne parlait pas le même langage.

LOUISE, les mains croisées.

Oh ! Monsieur... Comment pouvez-vous si bien savoir ?... Moi, je n'aurais jamais

su comment dire... Oh!... Tenez, un exemple... Les autres... entre hommes, on se bat souvent, n'est-ce pas?... Eh bien, les autres, c'est à coups de poing. Lui, tout de suite, c'est... c'est le couteau... Voilà... il n'est pas d'ici.

LE PRINCE

Où en êtes-vous tous les deux?

LOUISE

On s'est quittés... Oh!... c'est moi... Je ne pouvais plus. Alors je suis partie.

LE PRINCE

Eh bien?

LOUISE

Oui, c'est que... je voudrais savoir... Enfin si vous pouviez me donner un bon conseil, Monsieur... Enfin je voudrais savoir si je ne ferais pas bien de me remettre avec lui.

LE PRINCE

Comment?

LOUISE

Oui, il y a une bonne occasion... Je sais toujours un peu ce qu'il fait, alors je sais qu'il est sans argent... Alors... c'est qu'il faut que je vous dise... j'exagérais tout à l'heure : il ne gagne rien... C'est moi qui le faisais vivre. Alors, si ce n'est plus moi, ça sera donc une autre ?

LE PRINCE

Qu'est-ce que ça vous fait, si vous ne l'aimez plus ?

LOUISE

Oh ! pour sûr que je ne l'aime plus... Seulement... voilà... Je croyais que ça ne me ferait rien, et puis... j'y pense tout le temps, je ne vis plus.

LE PRINCE

Eh bien, alors... remettez-vous avec lui. En somme, il est votre mari.

LOUISE

Oui, mais, si je me remets avec lui, ça recommencera.

LE PRINCE

Probablement, ma pauvre femme. Mais vous aurez une ressource, ce sera de le quitter... Voyez-vous, dans la vie, on n'a généralement à choisir qu'entre deux souffrances. Il faut choisir celle qui est la moins dure à supporter sur le moment. Et, souvent, il faut alterner. Quand on est fatigué de dormir sur le côté droit, on se retourne et on dort sur le côté gauche.

LOUISE, *désappointée.*

Ah! voilà tout ce que vous trouvez que je peux faire, alors?

LE PRINCE

Je ne suis pas le bon Dieu. Je ne peux pas changer la vie.

LOUISE

Je ne dis pas, mais... voyez-vous... le pauvre monde a tout de même trop de malheur.

LE PRINCE

Il n'y a pas que le pauvre monde qui soit sujet à ces malheurs-là.

LOUISE

C'est vrai, en réfléchissant, ça peut aussi arriver à des personnes riches.

LE PRINCE

Oui, ça peut.

LOUISE

Ah ! ça me fait plaisir ce que vous me dites là parce que... Oh ! le mal des uns ne guérit pas celui des autres, mais... Ce n'est pas un mauvais sentiment... Enfin je ne sais pas comment dire.

LE PRINCE

Enfin... je vous ai fait plaisir.

LOUISE

Oui... Mais moi, il me semble que... je vous ai fait de la peine.

LE PRINCE

Non. (Il lui tend la main.)

LOUISE, osant à peine toucher la main du prince.

Oh !... merci !... (Avec une joie enfantine.) Je suis bien contente, parce ce que vous dites, en somme, que je ferai bien de me remettre avec lui. (Mme Sajou rentre avec d'Escrennes.)

LE PRINCE

Oui.

LOUISE

Alors, je vais emmener Mme Sajou avec moi pour le déterminer.

LE PRINCE

Est-ce que Madame Sajou peut quitter sa loge ?

MADAME SAJOU

Y a mon fils Hippolyte. Il saura bien montrer le chemin s'il venait quelqu'un pour vous.

LE PRINCE

Allez...

MADAME SAJOU

Bonjour, Monsieur Touchet, en cas que vous ne seriez plus là quand je reviendrai.

LOUISE

Bonjour, Monsieur Touchet, merci.

LE PRINCE

Bonjour.

## SCÈNE IV

LE PRINCE, D'ESCRENNES

D'ESCRENNES

Eh bien, viens-tu ? (*Un temps.*) Elle ne t'a pas égayé, la bonne dame. Qu'est-ce qu'elle t'a donc raconté ?

LE PRINCE, *après un temps.*

Mon histoire !... Cette pauvre ouvrière parisienne, qui a épousé un ouvrier italien, a subi, dans son humble sphère, le même

prestige, le même mirage, et la même déception que moi.

D'ESCRENNES

Ah!...

LE PRINCE, se levant, et allant avec d'Escrennes vers le jardin.

Les petits ne sont pas si différents de nous... Tous nos sentiments se retrouvent dans leurs âmes frustes... transposés grossis, déformés... mais, par suite de cette déformation même, plus intelligibles... Je n'ai jamais vu en moi plus profondément que pendant que j'écoutais cette femme, qui souffre ce que je souffre...

(Ils sortent. On les voit qui s'en vont par le jardin. Presque en même temps, on entend la voix d'Hippolyte Sajou.)

## SCÈNE V

HIPPOLYTE SAJOU, DONATIEN

HIPPOLYTE, de la coulisse.

M'sieu Touchet! (Il entre.) M'sieu Tou-

chet !... Ah !... (Se tournant vers Donatien qui entre.) Le v'là justement qui s'en va là-bas avec un ami. Faut-il leur courir après?

DONATIEN

Bah ! tant pis. Si M. Touchet s'en va, c'est qu'il a affaire dehors, je ne veux pas le retarder... Je voulais simplement lui demander si les deux personnes qui m'accompagnent, et qu'il connaît, peuvent rester ici, pendant que je vais aller voir à réparer mon automobile, qui est restée en panne, en bas des Buttes-Chaumont.

HIPPOLYTE

Sûr qu'elles peuvent rester ici ! Y entre quiconque veut, c'est la consigne de M'sieu Touchet... Si vous avez besoin d'un mécanicien, y en a un à quatre pas d'ici, rue des Prés-Saint-Gervais, au 56, la troisième cour...

DONATIEN

Merci, j'ai mon homme... Allez chercher cette dame et ce monsieur. (Hippolyte sort.

Donatien, seul, regarde tout autour de lui avec curiosité. — Hippolyte introduit Margit et Eddy, et se retire.)

## SCÈNE VI

DONATIEN, MARGIT, EDDY

(Ils entrent, en gaîté.)

EDDY

Oh ! mais c'est ravissant !

MARGIT

Il est inouï, ce Donatien !... Tu as des connaissances dans ces quartiers bizarres ?

EDDY

Donatien, Donatien...

DONATIEN

Que dites-vous de ce modeste et simple asile ? Vous y serez toujours mieux pour m'attendre que chez le marchand de vins du coin... (A Margit.) Oh ! tu peux retirer

ton manteau, j'en ai pour une heure, tu sais. (Margit et Eddy, comme malgré eux, échangent un rapide regard. Donatien feint de se méprendre à leur trouble manifeste, et, tout en aidant Margit à se débarrasser de son manteau, dit :) Vous n'allez pas me faire une tête ? Est-ce ma faute, ce qui arrive ?

MARGIT

Une tête ? Comme ça nous ressemble !

EDDY

J'accepte toujours de bonne humeur les petits désagréments de la vie.

MARGIT

Moi, je ne leur demande, pour y prendre plaisir, que d'être imprévus. Depuis quinze jours que tu as ta Panhard, oh ! tu nous as fait faire des promenades charmantes, mais qui manquaient justement d'imprévu : Saint-Germain, Versailles, vitesse réglée, départs et arrivées à heure fixe...

EDDY

La grande ceinture, quoi !

MARGIT

Aujourd'hui, tu nous emportes à travers un Paris que nous ne soupçonnions pas.

EDDY

Non.

MARGIT

Tu ne nous laisses seulement pas le temps de lire les écriteaux des rues, dont les noms d'ailleurs ne nous diraient sans doute pas grand'chose. Tout d'un coup, tu abordes une pente formidable, tu restes en panne, et quand nous nous demandons avec quelque inquiétude ce que nous allons bien pouvoir devenir, tu mets à notre disposition un... garage... fleuri... Sérieusement, mon Donatien, où sommes-nous ? Chez toi ?

DONATIEN

Chez toi. (Elle rit.) En vertu de la loi qui veut que n'importe où il plaît au mari de résider, là soit le domicile conjugal.

MARGIT

Qu'est-ce que tu chantes?

DONATIEN

Ma voiture est restée en panne au pied des Buttes-Chaumont. Nous sommes à Ménilmontant, dans la maison de ton mari. (De nouveau Margit et Eddy se regardent. Donatien poursuit, sans faire mine de s'apercevoir de rien.) Dis donc, elle est... elle est galante... Ne serait-ce point une... petite maison dans le goût du dix-huitième?

MARGIT, avec humeur.

Pourquoi m'as-tu amenée ici ?

DONATIEN

Pour te faire plaisir. Tu ne parlais naguère que de cette petite maison. C'est toi-même qui m'en as révélé l'existence et qui m'en as fait connaître l'adresse.

MARGIT

Cette plaisanterie est stupide! Si nous l'avions trouvé là?

DONATIEN

J'aurais été charmé de vous remettre à sa garde. Justement, il vient de sortir. Je regrette. A tout à l'heure. (Il sort.)

## SCÈNE VII

MARGIT, EDDY

Ils ne bougent pas. Ils se taisent longtemps. Puis Eddy s'approche de Margit. Elle tressaille. Son visage exprime à la fois l'ardent désir et l'angoisse de ce qu'elle pressent.

EDDY

Nous sommes seuls.

MARGIT, pour interrompre, pour retarder.

Ce n'est pas la première fois.

EDDY

Vous trouvez?... Eh bien, si l'intimité qu'on nous permet ensemble vous suffit, vous êtes moins difficile que moi. Je suis las d'une camaraderie publique et sans

secrets... (Un temps.) Quelle parole avons-nous dite, qui ne soit tombée dans d'autres oreilles?... Que nous est-il arrivé d'un peu... marquant, d'un peu... historique... qui ne nous soit arrivé devant une galerie?... Je n'ai seulement pas réussi à me casser la tête en votre honneur sans autre témoin que vous... Quand vous vous êtes trouvée mal de l'émotion que je vous avais causée, toute la famille était là... Après, quand j'ai pu, pour la première fois, vous baiser la main avec un peu plus de tendresse que de coutume, votre neveu Hélion est entré, il nous a vus...

MARGIT

Oui...

EDDY

Si les autres nous laissent la paix, c'est Donatien qui s'interpose... et qui joue son petit jeu... qui consiste à nous rapprocher sans avoir l'air de rien... à nous bloquer dans les coins... à nous susciter des tentations...

MARGIT, avec un grand trouble.

Quelle idée !...

EDDY

Et puis à rester là...

MARGIT, bas.

Oui...

EDDY

Ah ! aujourd'hui il a raffiné, c'est son chef-d'œuvre. Il nous a emportés, il nous a étourdis pendant deux heures. Il nous a grisés de vitesse, de grand air, de printemps. Il nous a promenés à travers des quartiers inconnus. Tout nous paraissait possible parce que... nous ne savions plus où nous étions...

MARGIT

Oui...

EDDY

Il nous a trouvé lui-même un abri, il nous y a conduits par la main... Et au moment de nous y laisser seuls, d'un mot

sec il nous a rappelés à la réalité ! (Silence.) Eh bien, c'est peut-être très drôle, mais ce coup-ci je crois qu'il a dépassé le but... D'abord... parce que... encore une fois... nous voilà bien... seuls...

MARGIT

Oh !...

EDDY

Et puis... ici... j'ose... Ailleurs... dans le décor de notre monde et de notre habitude... jamais le mot net, décisif, trop brutal ne m'aurait échappé... Plus que les personnes présentes ou voisines... les choses... les objets... m'auraient... gêné... Ici... rien ne me gêne. Il y a des êtres de condition inférieure qui ne comptent pas, qui ne sont pas des hommes, devant qui on ferait n'importe quoi... Il y a aussi des choses... qui ne comptent pas...

MARGIT

Oh !...

EDDY

Ici, je peux parler... ici seulement...

parce que... ce que je veux exprimer... ce qui est entre nous .. c'est si peu de notre monde !...

MARGIT

Ah!...

EDDY

Rien que pour le comprendre bien, il fallait déjà que nous fussions dépaysés...

MARGIT

Oui.

EDDY

Ici... nous sommes réduits à nous-mêmes, à notre humanité... Ici... oh ! oui Margit, c'est ici que nous devions nous crier que nous nous aimons !

MARGIT, dans un soupir.

Ah ! (Elle ne fait pas un geste. Long silence.)

EDDY

Mon Dieu !... Depuis des semaines j'escomptais cette minute... J'avais des frissons, des vertiges, à l'idée qu'un jour je le dirais, ce mot... Il vient de tomber de

mes lèvres... dans le silence... sans me procurer plus d'émotion à moi qui l'ai prononcé qu'à vous qui l'avez écouté... Il vient trop tard!... Notre amour n'a pas attendu que nous le proclamions pour grandir et pour s'exalter, et toutes nos paroles sonnent faux, parce qu'elles ne sont plus d'accord avec nos sentiments, elles sont en retard sur eux... Prenons pour dit tout ce qui aurait dû être dit plus tôt... Je perds mon temps à vous expliquer ce qui est déjà le passé pour nos cœurs... A l'heure qu'il est, je n'ai plus autre chose à faire que de vous prendre dans mes bras.

MARGIT, avec un cri étouffé.

Ah!... (Elle se traîne jusqu'à une chaise et s'y laisse tomber. Un grand silence.)

EDDY, inquiet.

Pourquoi ne dites-vous rien ?

MARGIT, comme égarée.

J'ai peur.

EDDY

De moi ?

MARGIT

Je ne sais pas... La nuit tombe... J'ai peur...

EDDY

Vous ne m'aimez donc pas ?... Oh !... Margit ! Margit !... J'avais cru tant de fois... le lire... (Dans un sanglot.) Je me croyais tellement sûr que vous m'aimiez !...

MARGIT

Oh ! oui !

EDDY, ébloui.

Margit !...

MARGIT

Oui, je vous aime, je vous aime... C'est pour ça que j'ai peur... Je suis au bord de mon désir, j'ai le vertige... Je vous aime, nous sommes seuls, je suis à votre merci. Ah ! mon Dieu ! quel bonheur !... Je vous en prie... taisez-vous un peu... taisez-

vous... ménagez-moi... (Il s'écarte. Il revient. Un silence.)

EDDY, câlinement.

Voyons... vous avez du mal ?

MARGIT, après l'avoir regardé en silence avec une tendresse infinie.

C'est le cœur... (Elle porte les deux mains à sa poitrine.) On n'y résiste pas... Ces alternatives !... Quand nous sommes entrés ici... quand j'ai su que nous y resterions... seuls... une heure... je ne me suis pas bien rendu compte, mais une espérance m'a traversée... oui, traversée, c'est le mot... comme un coup de couteau délicieux... Ah ! nous nous sommes regardés !... J'ai senti que vous compreniez comme moi ce qui était... inévitable... Et puis Donatien nous a révélé où nous étions... Nous nous sommes regardés encore... et nous avons compris ce qui était... impossible... Et pourtant vous avez osé parler ! Dès les premiers mots, je vous voyais venir... Mon cœur chavirait...

Et puis vous avez parlé de me prendre dans vos bras... J'ai cru que j'allais mourir...

EDDY

Margit...

MARGIT, faible, souriante.

Comme vous avez bien fait de ne pas dire : « Je vous aime », mais : « Nous nous aimons » !... Merci d'avoir parlé en mon nom... Moi, je n'aurais jamais eu la force.

EDDY

Margit...

MARGIT

Et comme c'est juste, ce que vous avez dit de notre amour ! Comme c'est beau !... Notre amour... qui ne peut être que hors du monde, parce qu'il n'est pas selon la formule du monde... notre amour, qui n'est qu'humain... notre amour... qui n'est que l'amour enfin, voilà, l'amour... Ça ne s'explique pas. Ça ne se définit pas... On

ne peut que répéter à satiété... le mot... Mais vous dites vrai, ici, ah! comme il sonne autrement qu'ailleurs! Quel accent!... Et quel bonheur qu'il ne nous ait pas échappé plus tôt!... Chez moi, pensez-vous quelles lentes approches et quelles précautions oratoires? Ici, vous me demandez si je vous aime, je vous crie que oui. Et puis je manque de me trouver mal. Ni coquetterie, ni sang-froid... Chez moi, je serais restée maîtresse de la situation. Nous serions restés vis-à-vis l'un de l'autre en défense et... en pudeur... Ici, nos âmes se sont déshabillées si naïvement que nous n'osons plus nous regarder... nous baissons les yeux...

EDDY, avec confusion.

Oui. (Un temps.)

MARGIT

Non, il faut bien nous regarder, nous ne nous connaissons pas. Que sais-je de vous, sinon que vous êtes un garçon hardi

et aventureux? Et vous ne savez rien de moi! Qui me connaît? On me prend pour une créature sèche, âpre...

EDDY

Pas moi.

MARGIT

Les autres ont le droit de me juger ainsi!... On me prend aussi pour une simple folle. J'y prête par mon langage, par mes allures, par toutes les excentricités que je fais pour me divertir de la douloureuse neutralité où je vis. Une folle!... Voilà l'opinion qu'on a de moi partout... dans le monde hostile et dans la famille scandalisée... Personne, personne n'a su deviner que je ne suis folle qu'en gestes et que j'ai le cœur sérieux.

EDDY

Moi, je l'ai deviné... et moi aussi j'ai le cœur sérieux.

MARGIT, *avec emportement.*

Oh! tant mieux, mon aimé, parce que,

vois-tu, je ne suis pas capable d'aimer pour rire, je ne suis capable que d'aimer passionnément... C'est effrayant... Tiens... vois... quand tu es là, je vis si précipitamment... que je suis tout essoufflée... Pendant les rares heures où tu n'y es pas... je pense à toi... je pense à toi tumultueusement... Ils ont raison, je suis folle... Je sais ce que c'est que d'être folle, mon amour, j'ai une idée fixe... Quand tu n'as pris dans une semaine que cinq ou six repas à la maison, je boude... Et quand par hasard la fin d'un jour arrive sans que je t'aie vu, ah !... en rentrant dans ma chambre, je pleure comme un enfant !

EDDY

Et moi ! (Ils se tiennent par la main. Ils ont les yeux pleins de larmes.)

MARGIT

Vois-tu, moi, tu me connaîtras bien quand tu te représenteras que je suis une

espèce de sauvage... C'est très simple, je n'ai en moi que toi, le désir de toi... Il y avait je ne sais quels obstacles, et je me débattais... Et maintenant je mourrai si on m'arrache de toi.

EDDY, l'étreignant.

Non.

MARGIT

Oh ! referme bien tes bras... tiens-moi bien fort... et taisons-nous... tu as raison, les paroles sont vaines, les paroles sont fausses...

EDDY, d'un ton suppliant.

Margit...

MARGIT, se défendant comme malgré elle et s'abandonnant tour à tour.

Ne dis pas ça!... Oh!... Ne dis pas ce que tu allais dire... Je ne veux pas que ce soit toi qui pries, moi qui exauce, je veux que ce soit nous deux qui désirions.

EDDY, avec passion.

Oh!...

MARGIT

Voyons... est-ce que j'ai l'air d'une femme qui se marchande et qui se dispute?... Est-ce que je ne me suis pas promise à toi tout entière dès que je t'ai crié oui quand tu m'as demandé si je t'aimais?... Seulement... j'ai... n'est-ce pas... le mouvement instinctif de défense de la femme... forcée... Ne te fâche pas, c'est malgré moi, c'est instinctif, mais moi aussi, je te veux...

EDDY

Margit!...

MARGIT, se dégageant brusquement.

Il y a quelqu'un là.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE PRINCE

LE PRINCE, d'une voix très altérée.

Margit!... (Il allume la lampe.) Comment êtes-vous ici?

MARGIT

C'est Donatien... qui nous a amenés, en automobile... Nous sommes restés en panne assez loin d'ici, je ne sais où... Nous avons cru pouvoir nous réfugier chez vous pendant qu'il réparait sa voiture...

LE PRINCE, à Eddy.

Allez le rejoindre... Vous ne prendrez pas la peine de revenir, c'est moi qui reconduirai la princesse. (Il se détourne. Eddy et Margit se regardent. Sur un signe de Margit, Eddy sort.)

## SCÈNE IX

MARGIT, LE PRINCE

LE PRINCE

N'essayez pas de mentir, j'ai entendu.

MARGIT

Ah !... Tant mieux !

LE PRINCE

Vous êtes cynique.

MARGIT

Non, mais j'ai horreur du mensonge... Et quand même... on est si lâche... J'aurais peut-être essayé de nier contre l'évidence... J'aime mieux ne pas pouvoir faire autrement que de dire la vérité.

LE PRINCE

Il ne s'agit pas de dire ou de taire ce qui est : il s'agit de ce qui est. Est-ce que je vous demande quelque chose? Est-ce que je vous interroge?... Vous n'êtes pas en présence d'un juge d'instruction, vous êtes en présence d'un homme... d'un homme bouleversé... Vous ne vous démontez pas pour si peu. Votre cas n'est pas niable, alors vous aimez autant ça, et vous prenez votre parti crânement. Vous n'aurez pas un mot... pas un geste de confusion.

MARGIT

Confuse? De quoi? D'aimer un autre homme que vous? Vous n'y comptez pas. De la peine que je vous cause? Je n'y comptais pas non plus. Je vous croyais détaché de moi.

LE PRINCE

Moi aussi, je croyais. Il paraît que non.

MARGIT

Qu'y puis-je?

LE PRINCE

Mais vous pourriez être comme moi, être humaine!... Vous disputez!... On dit que les hommes raisonnent et que les femmes sentent! C'est vous qui êtes des raisonneuses... des enfants logiques et têtus... C'est nous qui sommes capables de contradictions et d'inconséquences. C'est nous qui avons un cœur.

MARGIT, d'une voix moins assurée.

Je serais plus émue, si ce n'était pas la

première fois que vous me laissez apercevoir que vous en ayez un.

LE PRINCE

Est-ce ma faute? Est-ce que vous ne vous êtes pas fermée à moi tout de suite? Vous avez été, dès les premiers soirs, une compagne... absente... énervée, agitée, inattentive... une maîtresse indocile aux baisers distraits... Jamais une heure de sécurité... Vous m'emportiez, je vous suivais, c'était une trépidation continuelle... une tension nerveuse!... Vous me froissiez en tout... Vous me parliez d'un ton saccadé... ou bien vous ne pensiez pas à me parler pendant des journées entières... Jamais d'abandon, de repos, vous étiez ma fatigue et ma folie... Et puis j'avais là bouche cousue... une sorte de timidité mélancolique... d'incapacité... à... vous dire... certaines choses... que c'était pourtant votre fonction d'entendre... car je ne vous avais mise auprès de moi

que pour pouvoir les dire à quelqu'un.

MARGIT

Et moi? Croyez-vous que je ne souffrais pas aussi? Vous ne vous en êtes pas même douté!... J'étais avec vous comme vous étiez avec moi!... Je me suis fermée à vous, m'avez-vous ouvert les bras?

LE PRINCE

Oui.

MARGIT

Non, non... Non, vous étiez méfiant, hostile. Si ce n'est pas votre faute, ce n'est pas la mienne non plus. Vous aviez de la bonne volonté, mais moi aussi j'en avais... Enfin... j'avais... les mêmes besoins de cœur que vous... et je souffrais, comme vous... de cette... impossibilité... J'en ai souffert plus que vous, allez, avec mes nerfs de femme... J'en ai souffert dans mon corps... dans mes sens... rebelles à vous... J'en ai tant souffert qu'en ce moment je... je ne peux même pas penser

à ce qui vient d'arriver... je suis toute au soulagement que j'éprouve de pouvoir enfin vous parler... Il me semble que c'est la première fois que je respire librement devant vous.

LE PRINCE, douloureusement.

Moi aussi.

MARGIT

Oh! profitons de ces minutes de grâce... pour tout dire, pour tout comprendre... pour tout régler.

LE PRINCE

Soit.

MARGIT

Pas de réticences, et surtout... n'ayons pas peur d'y voir clair. Plus de malentendu entre nous !

LE PRINCE

Oh! non!... Nous avons trop souffert du malentendu qui nous a fiancés.

MARGIT

Heureusement... maintenant... nous au-

rions beau vouloir... il n'y a plus d'erreur possible : nous savons... Nous savons que nous sommes réfractaires l'un à l'autre.

LE PRINCE

Le remède ?

MARGIT

Nous savons qu'il n'y en a pas.

LE PRINCE

Alors ?

MARGIT

Faites-moi libre et libérez-vous.

LE PRINCE, avec un geste violent.

Oh!... Vous êtes folle.

MARGIT

Je vous en prie, ne vous dérobez pas...

LE PRINCE

Ce n'est pas vous, que je viens de surprendre, qui me dicterez ce que je dois faire... et surtout ce que je dois faire de vous.

MARGIT

Mais comprenez donc que je ne parle pas ainsi par bravade! Je ne peux pourtant pas dire le contraire de ce qui est évident!

LE PRINCE

Non, non...

MARGIT

Et puis, nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi : il y a un fait... Ma liberté! Je ne la revendique pas, je l'ai reprise. Vous pouvez disposer de moi, mais je ne vous appartiens plus.

LE PRINCE

Ah?

MARGIT

J'appartiens à un autre.

LE PRINCE

Ce n'est pas vrai.

MARGIT

Ce n'est pas vrai?

LE PRINCE

Mais non, ce n'est pas vrai, vous ne lui appartenez pas... Mais j'ai entendu, voyons, j'ai entendu ce que vous disiez! Je sais bien que ce n'est pas vrai... Quelle forfanterie !... Pourquoi voulez-vous vous faire plus coupable que vous n'êtes?

MARGIT

Ni plus ni moins. J'appartiens, puisque j'aime.

LE PRINCE

Ah! oui, on dit ça!... Eh bien, ça n'est pas vrai non plus... Si les phrases que j'ai entendues ne m'avaient pas révélé tout ensemble que vous l'aimez et... que vous n'êtes pas à lui... j'aurais vu rouge, je me serais jeté sur lui, je l'aurais tué... Vous voyez bien comme je suis resté calme... Je l'ai mis à la porte presque poliment... Et vous-même, j'ai pu... vous... ménager... Une seule chose, une seule est

irréparable. Il n'y a rien d'irréparable entre vous et moi.

MARGIT

J'en suis juge au même titre que vous.

LE PRINCE

Non!... Et puis, quand même!... Oui, quand même ce qui est serait... plus grave, définitif... qu'est-ce que c'est que cette façon de raisonner?... hein?... Est-ce que vous croyez que nous dépendons de votre caprice... ou même de votre cœur?... Nous ne sommes pas dans l'union libre, nous sommes dans le mariage.

MARGIT

Qu'importe?

LE PRINCE

Vous êtes ma femme, vous avez des devoirs. Je suis votre mari, j'ai des devoirs, moi aussi... et des responsabilités.

MARGIT

Je vous en délie.

LE PRINCE

Vous n'avez pas le pouvoir de m'en délier! Il y a quelque chose entre nous, que nous n'effacerons jamais, ni vous ni moi, n'est-ce pas? Alors, en quoi consiste cette liberté que vous me réclamez? Qu'est-ce que c'est? Il ne dépend pas même de moi de vous la rendre... Je ne peux pas renoncer à vous, vous aliéner... (Brusquement, violemment.) Et puis je ne peux pas faire cadeau de vous à cet homme, non!... Ce n'est pas moi qui peux vous mettre aux bras de votre amant!

MARGIT

Ah! voilà votre vrai motif! Pas un seul des préjugés que vous invoquez ne compte réellement à vos yeux. Vous voyez bien que nous avons beau être dans le mariage, c'est l'instinct qui aura le dernier mot.

LE PRINCE

Parfaitement!

MARGIT

Et l'instinct... vous le savez bien... l'instinct met une muraille entre l'Etrangère et vous.

LE PRINCE

Pas depuis tout à l'heure... pas depuis que j'ai ouvert cette porte et que j'ai vu... non... Mon instinct n'est plus que... de vous arracher à lui, pour vous reprendre à moi... parce que vous êtes... ma propriété, comprenez-vous? ma propriété... On allait vous voler, je suis arrivé à temps... et j'éprouve une satisfaction... profonde, égoïste, féroce... d'être arrivé à temps... d'avoir remis la main sur vous... de vous tenir... de sentir... que je peux faire de vous ce que je veux... que je suis le plus fort... et que, malgré tout, je vous garderai, s'il me plaît.

MARGIT

Mais à quoi bon? Tout m'éloigne de vous, moi... Tout me refuse à vous...

Vous aussi, vous avez toujours été pour moi... et vous êtes encore... l'Etranger.

LE PRINCE

Oui, et le maître !

MARGIT

Vous ne forcerez pas mon cœur !

LE PRINCE

Nous verrons bien !... Nous verrons : je n'ai pas encore essayé... Et vous, quel effort avez-vous fait ?... Nous vivons côte à côte, nous ne vivons pas ensemble... Je ne suis pas votre mari, ni vous ma femme... Eh bien, désormais, je serai votre mari, et vous serez ma femme, voilà le seul parti que nous ayons à prendre... et voilà ce que j'ai décidé.

MARGIT

Oh !...

LE PRINCE

Oui, c'est tout un changement d'habitudes, une nouvelle vie qui commence.

Pour nous y faire tous les deux, nous avons besoin d'être isolés. Nous allons partir. Nous passerons plusieurs semaines, plusieurs mois, s'il le faut, seuls ensemble, à Entragues. Nous partons demain, à la première heure.

MARGIT

Je ne veux pas !

LE PRINCE

Je veux... (Il lui jette son manteau sur les épaules.) Allons, allons, vous perdez du temps, il faut rentrer. Vous avez des ordres à donner, et moi, il faut que j'explique à ma mère ce départ précipité.

Il la pousse vers la porte.

MARGIT

Je ne renoncerai jamais à lui, jamais, jamais.

LE PRINCE

Jamais je ne vous céderai à lui. J'userai de tous les moyens, même de la force...

Je le dois... Je devais être votre gardien et votre guide, je ne l'ai pas été. Il est toujours temps de commencer. On ne se désiste pas d'un devoir sous prétexte qu'on l'a d'abord mal rempli. Je vous garde... (La poussant toujours, la maltraitant presque.) Et puis je vous garde, je vous garde, parce que c'est mon bon plaisir de vous garder. Je n'ai pas d'autre raison à vous donner, c'est la meilleure. Je vous garde, parce que je veux.

MARGIT

Alain !

LE PRINCE

Assez ! Venez... Venez par ici, j'éteins la lampe... Donnez-moi la main... Il y a des marches...

---

# ACTE IV

*Au château d'Entragues, dans la bibliothèque. C'est une pièce très élevée avec une galerie à mi-hauteur, laquelle ouvre de plain-pied sur les appartements de la princesse situés au premier étage. La porte de communication se trouve au haut d'un escalier qui monte de la scène à la galerie. Porte à gauche, donnant sur le salon. Portes à droite et au fond.*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, MARGIT, LA DUCHESSE, M. HAVIN, DONATIEN, LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, LE DUC, MARIE-ANTOINETTE, LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE PONTANEVAUX, LE MARQUIS D'ESCRENNES.

M. Havin est assis devant un bureau, tour à tour il médite et il écrit. Donatien est debout derrière lui et lit par-dessus son épaule. Les autres personnages causent à voix basse, par groupes. Le prince, absorbé, muet, se tient à part et ne prête

attention à rien de ce qui se passe autour de lui. Margit se tient également à part. Elle semble préoccupée, fiévreuse.

LE DUC, après un temps.

Eh bien, Monsieur Havin, avez-vous fini votre raccord ?

HAVIN, sans lever le nez.

Dans un instant.

PONTANEVAUX

Est-ce que, ce soir encore, nous allons répéter jusqu'à des heures indues ? Voilà beau temps que le couvre-feu est sonné dans les casernes. Il est inouï de se coucher si tard à la campagne.

LA DUCHESSE

Ma foi, moi j'arrive à m'y coucher plus tard qu'à Paris. On a toujours été fort déréglé à Entragues. C'est une tradition de la famille.

HAVIN, de sa table de travail.

Et vous avez bien raison de la respec-

ter, Madame la duchesse, elle n'offense personne. En outre, il ne faut jamais renoncer à aucune tradition, même à celles qui paraissent négligeables ou bizarres : car toutes se tiennent, et elles ne font qu'un bloc, qu'il est dangereux d'entamer.

LA DUCHESSE

Oui, c'est pourquoi je m'accommode même de ces farces un peu gauloises qui sont d'usage immémorial dans cette demeure, bien que, personnellement, je n'aie aucun goût pour ce genre de plaisanterie.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Mon Dieu ! ma sœur, je ne crois pas que la société serait entamée, comme dit M. Havin, si je n'avais pas trouvé hier soir ma couche veuve de ses draps.

LA MARQUISE, bâillant, à d'Escrennes.

Est-ce que vous ne tombez pas de sommeil, vous, Monsieur d'Escrennes, qui avez passé la journée en chemin de fer ?

D'ESCRENNES

Pas du tout, Madame... Trop heureux de me coucher tard, pour la dernière fois sans doute d'ici à longtemps...

MARIE-ANTOINETTE

C'est demain matin que vous partez ?

D'ESCRENNES

Et après-demain que je m'embarque... Après le honteux échec que je viens de subir dans le dix-neuvième... grâce à M. Havin... (Havin salue de loin.) je ne pouvais que renoncer à la carrière politique et repartir pour les lointains pays... Oh ! je suis très résigné... mais je ne suis pas fâché qu'on fasse un peu de bruit autour de moi pour mon dernier jour... ne vous gênez pas.

MARIE-ANTOINETTE

Vous avez bien fait de ne passer par Entragues que maintenant, si c'est du mouvement et du bruit qu'il vous faut. Il y a

encore une quinzaine, vous auriez trouvé Margit et Alain en tête-à-tête. Croiriez-vous qu'ils sont restés ici près de trois mois tout seuls? Moi, je serais morte.

LE DUC

Merci.

HAVIN, remettant son manuscrit à Donatien.

Monsieur le régisseur, voici votre second acte mis au point.

DONATIEN

Ah!...

Ils descendent tous deux.

D'ESCRENNES

Quelle est donc la pièce, monsieur Havin, à laquelle vous faites subir ce travail de collaboration?

HAVIN

C'est cette espèce de... féerie-revue...

LE DUC

Qui a été donnée au cercle cet hiver.

D'ESCRENNES

Ah ! oui, j'y étais.

DONATIEN

Les *Épreuves de Floridor.*

D'ESCRENNES

Vous jouez ça ici ? Mais... c'est idiot.

LE DUC

Que non !... C'est au contraire d'un esprit... très fin... très distingué... enfin d'un esprit... pas de professionnel...

D'ESCRENNES

Non.

LE DUC

Nous avons le grand tort, mon cher, de ne pas nous apercevoir que nous possédons parmi nous des écrivains de race... Quant à moi, puisque j'organise tous les ans, ici, une représentation théâtrale, je suis décidé à donner l'exemple, et à ne plus jouer désormais que des pièces d'auteurs qui soient titrés.

D'ESCRENNES

Oui... mais... en ce qui concerne les *Épreuves de Floridor*, rappelez-vous... Au cercle, quand on nous a joué ça, nous étions tous tombés d'accord que c'était idiot... Ça n'était tolérable qu'à cause... des petites femmes...

HAVIN

Oh !

D'ESCRENNES

Oui, je pense bien qu'ici...

HAVIN

Surtout en présence du jeune Hélion.

D'ESCRENNES

Dites donc, monsieur Havin, mais si vous expurgez la pièce de tout ce que le jeune Hélion ne saurait entendre, qu'est-ce qu'il va rester ?... parce que... j'y pense... ce n'était pas seulement... faible... c'était...

DONATIEN

Il y avait surtout le rôle de la commère !...

LA MARQUISE

C'est justement mon fils qui le joue.

D'ESCRENNES

Hein ?

HAVIN

Adapté, monsieur d'Escrennes, adapté... par moi... J'ai fait de cette commère un Chérubin.

D'ESCRENNES

Ah ?

LA MARQUISE

Hélion est chez moi, en train d'essayer son costume. Il va descendre se faire admirer par vous.

D'ESCRENNES, *à Havin.*

Ah ! vous avez fait de la commère un Chérubin ?... Eh bien, tous mes compliments, Monsieur, si vous avez réussi.

HAVIN

Oh ! j'ai fait bien plus difficile. A Aurigny, j'avais adapté presque tout Molière à l'intention de mes élèves. Savez-vous quel a été mon plus grand succès ?

DONATIEN

*Sganarelle, ou le...*

HAVIN, saluant.

Parfaitement.

## SCÈNE II

LES MÊMES, HÉLION, en Chérubin.

Il entre, tout souriant. On s'empresse autour de lui... Exclamations :

Ah ! charmant... Ravissant... *etc.*

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, avec aigreur.

Le Chérubin de l'office et des combles.

DONATIEN, à Hélion.

Attrape.

HÉLION, allant au prince.

Et toi, oncle Alain, tu ne me dis rien?

LE PRINCE, sans le regarder.

C'est très bien, mon petit, très bien, très réussi.

HÉLION, désappointé.

Oh!... Qu'est-ce que tu as ce soir?

LE PRINCE, avec impatience.

Moi? Rien.

HÉLION

Si, tu n'es pas comme à l'ordinaire. Tu ne m'as pas écouté, tu ne m'as pas fait répéter... Maintenant, tu ne me regardes seulement pas, tu as un drôle d'air...

LE PRINCE, hors de lui.

Oh! laisse-moi, je t'en prie, laisse-moi... je n'ai rien... C'est insupportable... ridicule... Toujours épier ma mine... interpréter ma physionomie... (La duchesse observe le prince et échange quelques mots à voix basse avec le duc.)

HÉLION

Pardon... Seulement, si j'avais su... alors je n'aurais pas essayé mon costume ce soir... Si tu crois que c'est pour les autres que j'ai pris la peine de m'habiller... C'était pour toi. (Le prince fait, avec effort, un geste affectueux.)

DONATIEN

Maintenant que nous avons le texte arrêté du deux, si nous travaillions ?

LE DUC

Oui.

(La comtesse de Prégilbert pousse un grand soupir.)

MARIE-ANTOINETTE

Qu'avez-vous, ma tante ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, lamentable.

Mon rôle me déplaît !

TOUS, excédés.

Oh !...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Je ne pourrai jamais me mettre dans la peau de cette méchante fée !

PONTANEVAUX

C'est pourtant un rôle qui vous va comme un gant, ma tante.

LA MARQUISE

Enguerrand...

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Si c'est pour me dire cela, Monsieur, que vous vous éveillez !

PONTANEVAUX

Pardon, je pensais vous faire un compliment.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Oui-dà ? Eh bien, je ne pense pas, moi, qu'il y ait lieu de vous en faire. Vous êtes ridicule dans votre rôle d'enchanteur.

PONTANEVAUX

Ridicule ?

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Ridicule !... Chaque fois que vous fixez Margit pour la plonger dans le sommeil *hynoptique*, c'est vous qui vous endormez. N'est-ce pas, Margit, c'est lui?

HÉLION, éclatant de rire tout d'un coup.

Ah ! Ah ! *hynoptique !*

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Qu'est-ce que c'est ?

DONATIEN

A propos, maman... je vous prierai... non pas à titre de fils, mais à titre de régisseur... je vous prierai de respecter le texte.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Comment, à ce propos ? Et pourquoi me dites-vous cela, à moi, plutôt qu'aux autres ?

DONATIEN

Parce que les autres le respectent, maman, et vous le massacrez.

PONTANEVAUX, agressif.

Oui, tout à l'heure encore... Ah! je croyais d'abord avoir mal entendu, mais non... Tout à l'heure, dans votre malédiction... au lieu de dire à l'actionnaire des mines d'or : « Tu seras pauvre comme Job », vous avez prononcé : « Tu seras pauvre comme Jocre ! »

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Eh bien ? (On rit.)

HÉLION, riant.

Ah ! Ah ! Ah !

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Qu'est-ce à dire, Monsieur ? Vous n'avez pas la prétention de m'apprendre le français, à moi qui suis votre tante ?

PONTANEVAUX

Ah ! Ah ! Pauvre comme Jocre ! C'est à pouffer. (Nouveaux rires.)

LA MARQUISE

Enguerrand, ne contrariez pas tante Victoire.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT, très haut, pour dominer les rires.

J'ai toujours dit : « Pauvre comme Jocre... »

LA DUCHESSE, riant malgré elle.

Victoire, je t'assure que tu as tort.

LA COMTESSE DE PRÉGILBERT

Pas le moins du monde, ma sœur. Notre mère, dont vous ne récuserez pas l'autorité, je suppose, disait : « Pauvre comme Jocre. » Notre grand'mère disait : « Pauvre comme Jocre. » Je me conformerai à la tradition et je dirai : « Pauvre comme Jocre », ou bien je rendrai mon rôle.

DONATIEN

C'est désespérant... J'y renonce. (Feuilletant le manuscrit.) Voyons... il s'agit de régler les entrées du deuxième acte... Je

crois qu'il n'y a qu'une seule entrée par ici.

HÉLION

Oui, mon cousin, on avait dit l'autre soir qu'il n'y aurait que moi qui entrerais de ce côté-ci.

DONATIEN

Oui.

HÉLION

Et c'est bien commode, puisque, justement, je dois m'habiller et me grimer dans le cabinet de tante Margit (Geste de Margit.) qui a une sortie par ici. (Il désigne la porte.)

MARGIT, nerveusement.

Ça n'intéresse personne, mon petit, de savoir si, après t'être fait ta tête, tu seras obligé ou non de faire le tour du château.

(La duchesse observe Margit et parle bas au duc.)

DONATIEN

Pardon, au contraire, c'est très important, parce que le petit a un changement

très rapide au milieu de l'acte, et nous avons besoin de savoir s'il aura bien le temps d'aller et de revenir.

HÉLION

Sûrement, mon cousin. Tiens, la porte est là, je n'ai qu'à grimper l'escalier. (Il y court.)

MARGIT, avec une violente émotion.

Où vas-tu ?

HÉLION, interdit.

Je vous demande pardon, ma tante... C'était pour montrer à Donatien... Mais je n'avais pas l'intention d'entrer chez vous.

MARGIT sèchement.

Je l'espère. Il suffit qu'on me mette tout sens dessus dessous le jour de la représentation. C'est bien le moins qu'on me laisse tranquille jusque-là.

HÉLION, s'en allant à l'écart, boudeur.

Oh !... Je n'ai vraiment pas de chance, ce soir...

DONATIEN

En scène pour le deux ! (Tout le monde va vers le salon.)

LE PRINCE, retenant la duchesse.

Restez.

## SCÈNE III

LE PRINCE, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE, très troublée, mais dissimulant de son mieux.

Vous avez à me parler ?

LE PRINCE, bouleversé.

Oui... Oh !... Il faut... Je ne sais pas si je pourrai, c'est... c'est incroyable... c'est honteux... j'ai honte... comme si c'était moi qui avais fait ça... j'ai honte devant vous...

LA DUCHESSE

Mon enfant...

LE PRINCE

Pardon... pardon de vous avoir donné pour fille... à vous !... une coquine... non... non... une folle !...

LA DUCHESSE

Je vous en supplie, Alain, vous me faites mal.

LE PRINCE

Vous savez ce que j'ai fait... Je ne vous ai pas tout dit, mais vous avez deviné...

LA DUCHESSE

Oui.

LE PRINCE

Quand je l'ai amenée ici... pour la reprendre... vous avez compris... qu'elle était déjà... bien coupable... que je pardonnais ?

LA DUCHESSE

Oui.

LE PRINCE

Je suis récompensé !... Dès les premiers jours... j'ai bien senti qu'elle ne plierait

jamais... Mais depuis trois semaines... il y a mieux... On a vu cet homme rôder dans le pays... J'ai eu la certitude... qu'elle le rencontrait... Enfin... ce soir...

LA DUCHESSE

Ce soir?

LE PRINCE

Il est ici!... Ici... (Il désigne la porte.) Ici... Mais oui! Ils se sont avisés que rien en somme n'était plus simple. Est-ce que le parc est clos de murs? En cas de surprise, l'appartement de Margit est à double issue... Ils ont osé cela... maman, ils ont osé cela... chez vous!... (Il regarde la duchesse dont le visage ne trahit aucune surprise.) Vous le saviez!...

LA DUCHESSE

Comme vous!... Est-ce qu'il est possible de faire de pareilles choses sans être surpris? On a tout vu... On m'a tout dit... comme à vous... Depuis deux heures, je ne vis plus... Je vous observe... Votre

frère, votre beau-frère vous observent... Nous nous concertons... Nous cherchons que faire... Nous espérions que vous, peut-être, vous ne saviez pas.

LE PRINCE

Eh bien, je sais, voilà, je sais... Oh !... (Un temps. Ils se tiennent les mains.) Voyons... il ne s'agit pas de tout ça, il faut prendre un parti... Je vous ai priée de rester là... j'ai voulu vous parler, parce que... il faut que je fasse des choses... que je ne dois pas faire à votre insu... et dont il était convenable que je vous avertisse.

LA DUCHESSE

Quelles choses ?

LA PRINCE

Voilà... Je vais envoyer... Qui envoyer? Ledru ? C'est le plus attaché de nos serviteurs... le plus discret... Car il faut aussi que... tout cela se termine sans bruit... avec le moins de bruit possible...

LA DUCHESSE

Où voulez-vous envoyer Ledru ?

LE PRINCE

Chez le maire... Je crois que, dans les campagnes, c'est le maire qui est chargé de constater les flagrants délits.

LA DUCHESSE

Vous voulez...

LE PRINCE

Dame !

LA DUCHESSE

Vous voulez faire verbaliser sur notre honte par le maire qui est un de mes anciens fermiers ?

LE PRINCE

Ça tombe mal, je n'y peux rien.

LA DUCHESSE

Et pourquoi cette formalité ?

LE PRINCE

Pour en finir... Pour la retrancher de

moi... de nous... Pour obtenir le divorce contre elle... oui contre elle... Ah ! je ne vais pas m'amuser à faire de la générosité !... Contre elle !

LA DUCHESSE

Le divorce ?

LE PRINCE

Naturellement.

LA DUCHESSE

Et après ?

LR PRINCE

Eh bien, après...

LA DUCHESSE

Où ira-t-elle ? Que fera-t-elle ?

LE PRINCE

Elle ira où elle voudra. Elle fera ce qu'elle voudra. C'est le cadet de mes soucis. Je ne pense pas à elle dans ce moment-ci, je pense à moi.

LA DUCHESSE

Elle galvaudera votre nom.

LE PRINCE

Non, puisqu'elle ne le portera plus.

LA DUCHESSE

Légalement. Mais vous savez bien qu'aux yeux des gens de notre monde, les seuls dont l'opinion compte, le divorce n'est qu'une fiction légale. Pour eux, Margit restera toujours votre femme et vous responsable d'elle, sujet à être déshonoré par elle. Si, grâce à votre abdication, elle peut devenir publiquement la maîtresse du frère de votre belle-sœur, vous serez considéré ni plus ni moins qu'un mari complaisant.

LE PRINCE, avec impatience.

Oh !...

LA DUCHESSE

Mais, mon ami, le gros du public sent et pense au fond comme la bonne société. Quand elle roulera, je vous prie bien de croire que, pour les journalistes qui chroniqueront sur ses extravagances, comme

pour les libraires qui exposeront sa photographie, elle restera la princesse d'Entragues malgré la loi et malgré vous.

LE PRINCE

C'est navrant, mais je n'y peux rien... Non, mais c'est inouï, ma pauvre mère... de quoi venez-vous me parler, enfin ? Est-ce que vous croyez que je peux tenir compte de toutes ces bêtises-là ?... Vous ne voyez donc pas dans quel état je suis ?... Vous ne pensez donc pas que cet homme est là ?... Oui, Margit est retenue en bas pour la répétition, c'est possible, mais enfin il est là, lui, il est là ! Ça ne peut pas durer !

LA DUCHESSE, *gravement.*

Vous avez raison, mon fils. Je vous tiens un langage qui n'est digne ni de vous ni de moi, et les considérations que je vous fais valoir ne peuvent pas entrer en ligne de compte. Mais il en est d'autres que je dois vous dire, et que vous devez

écouter avec patience, avec sang-froid...

LE PRINCE, hors de lui.

Ah !

LA DUCHESSE

Avec sang-froid, même dans une telle extrémité... Vous pouvez négliger l'opinion, soit : ce n'est pas vis-à-vis du public que vous êtes responsable de votre femme. Mais c'est vis-à-vis de votre femme elle-même, car vous l'avez prise, c'est vis-à-vis de vous, car vous vous êtes engagé à elle, c'est vis-à-vis de Dieu, car il vous a liés. Est-ce que vous n'avez jamais pensé à cela ?

LE PRINCE

Mais oui, j'y ai pensé !... Je lui ai dit à elle-même... je lui ai dit tout ça... le jour... où je l'ai surprise... et où quand même j'ai voulu la garder... J'ai dit ça... parbleu ! parce que... je rougissais probablement... de n'obéir qu'à un instinct... de jalousie... de propriété... et que je vou-

lais me donner à moi-même des raisons plus hautes, plus nobles... Eh bien, j'ai l'instinct contraire... maintenant... Je n'ai plus... de désir d'elle.. Je n'ai plus que de la colère, de la haine... Je ne veux plus la garder... je veux la renvoyer... Je ne peux plus sentir qu'elle est ici... Finissons-en, finissons-en...

LA DUCHESSE

Il ne s'agit pas de votre instinct, mon fils, mais de votre devoir, dont rien ne peut vous dispenser. Ah ! vous êtes bien excusable de le méconnaître. Mais moi, moi votre mère, je suis auprès de vous pour vous le rappeler : il est précis, il est simple. Vous n'avez pas le droit... non, pas le droit de vous débarrasser de votre femme. Si elle est coupable, cela ne vous impose que plus de charges. Vous devez la garder, la mettre, fût-ce par force, dans l'impossibilité de faillir. Soyez chrétien, pardonnez-lui, et soyez homme, matez-la.

LE PRINCE

Mais je ne suis pas chrétien, vous le savez bien ! J'ai ma morale à moi, qui n'est pas la vôtre. C'est déjà bien joli si j'arrive à remplir tous les devoirs dont je reconnais, moi, le bien fondé. Je ne peux pourtant pas, par-dessus le marché, m'astreindre aux obligations de votre foi, que je ne partage pas !

LA DUCHESSE

Vous avez vos idées à vous, soit, mais vous n'êtes pas libre de ne pas tenir compte des nôtres.

LE PRINCE

Par exemple !

LA DUCHESSE

Vous croyez donc sérieusement que vous êtes détaché de nous ? Indépendant ? Quelle naïveté ! Avez-vous déserté votre famille ? Est-ce que vous ne nous aimez pas ? N'êtes-vous pas resté lié à nous tous

par les liens de l'affection comme par ceux du sang? Vivez-vous à part? Où demeurez-vous? Sous mon toit. Et quel nom portez-vous? Celui que vos ancêtres vous ont laissé... Que pensez-vous que votre père vous ordonnerait, s'il était là? Vous le savez bien... Vous ne pouvez pourtant pas risquer de lui désobéir, puisqu'il n'est plus là pour vous pardonner... Et moi, Alain, moi votre mère, moi qui vous pardonnerai, quoi que vous croyiez devoir faire, je vous prie... Je vous prie de respecter ma foi... mes idées, mes préjugés si vous voulez... Je vous prie de m'épargner un chagrin mortel et ce que je considère comme une tare.

LE PRINCE, profondément ému.

Ma mère... ma mère... Oh!... (Un temps.) Non, je ne peux pas, je ne peux pas... Je vous demande pardon... Mais je ne peux pas, vous sentez bien que je ne peux pas!...

LA DUCHESSE

Alain...

LE PRINCE

Mais vous ne comprenez donc pas que... si je suis capable de... ce... sang-froid relatif... si je puis supporter de... discuter avec vous... pendant que... oh !... c'est que je sens que j'ai ce moyen d'en finir, qui est... net, simple après tout... propre... Vous ne comprenez donc pas que... si je n'étais pas absolument décidé à employer ce moyen-là... je tuerais !

LE DUCHESSE

J'aimerais mieux cela.

LE PRINCE, *avec stupeur.*

Oh !... Oh !... C'est vous qui dites ça!...

LA DUCHESSE

Oui... Que Dieu me pardonne !

LE PRINCE

Vous voyez bien... ce n'est pas la peine... A quoi bon... parler ?... Nous ne

pouvons pas nous entendre... Oh ! je comprends très bien votre sentiment... Je comprends... qu'il y a des siècles entre vous et moi... je comprends... (Un temps.) Ma mère... je regrette... je suis désolé de vous causer un chagrin que je sens réel, profond... respectable... mais il faut, voyez-vous, il faut... N'insistez plus... Ne me causez pas, vous, un chagrin supplémentaire... Mon parti est pris... Je vais agir en conséquence.

LA DUCHESSE

Eh bien, non !

LE PRINCE

Vous dites?

LA DUCHESSE

Je dis que ces... constatations que vous prétendez faire ne se feront pas ici, chez moi... Je suis votre mère. Moi aussi, je dois employer au besoin la force pour vous obliger à votre devoir. J'ai conseillé. J'ai prié. Maintenant, j'ordonne.

LE PRINCE

Oh !...

LA DUCHESSE

Vous n'avez pas la prétention, je suppose, de trouver ici un serviteur qui aille réveiller monsieur le maire, si je lui défends d'y aller ?

LE PRINCE, un instant démonté.

Vous pensez bien que je ne vais pas donner à nos gens le spectacle d'un conflit entre vous et moi... (Un temps. Avec violence.) Il faut pourtant que je fasse ce que j'ai résolu. Eh bien... je procéderai autrement, voilà tout... Je vais prier deux témoins de venir constater avec moi la présence de M. Gallant chez la princesse. Leur déclaration sera suffisante pour appuyer ma demande en divorce.

LA DUCHESSE

Deux témoins ? Qui ?

LE PRINCE, sans répondre, allant à la porte du salon.

Aimery ! Pontanevaux ! (Ils entrent.)

## SCÈNE IV

LE PRINCE, LA DUCHESSE, LE DUC
PONTANEVAUX

LE PRINCE

Je n'ai pas d'explications préliminaires à vous donner... puisqu'il paraît que tout le monde est au fait... des belles choses qui se passent ici... Je vous prie de venir tous les deux, avec moi, constater la présence du comte Gallant chez la princesse... (Silence. Le duc garde une attitude particulièrement réservée.) Eh bien?

PONTANEVAUX

Mon cher... ne serait-il pas beaucoup plus simple qu'un de nous deux allât prendre ce galopin par l'oreille et le flanquât dehors sans tapage ?

LA DUCHESSE

C'était déjà mon sentiment.

LE DUC

Et c'est le mien. (Le prince veut parler, le duc l'arrête.) C'est si bien mon sentiment que la chose est déjà faite.

LE PRINCE

Tu dis ?

LE DUC

Je dis que j'ai rempli mon rôle de chef de la famille, qui est de prévoir... et de prévenir les scandales. Dès que j'ai su l'imprudence de ta femme, je suis monté chez elle moi-même, j'ai forcé sa porte, j'ai secoué convenablement mon beau-frère, après quoi je lui ai donné la clé des champs.

LE PRINCE

Tu as fait ça ?... Oh !... Oh ! tu as fait ça !... (Il tombe assis dans un fauteuil. Il se cache le visage dans les mains. Long silence. La duchesse, Pontanevaux et le duc vont très lentement vers la sortie.) Allez... allez... laissez-moi !... (Ils sortent.)

## SCÈNE V

LE PRINCE, puis MARGIT

(Elle vient à lui, elle lui touche l'épaule. Il lève les yeux, la regarde.)

MARGIT

Adieu, Alain.

LE PRINCE

Margit...

MARGIT

Je pars... N'est-ce pas moi qui, la première, vous ai dit : « Libérons-nous » ?... Ah ! pourquoi n'avez-vous pas compris, quand je vous l'ai dit, qu'il n'y avait qu'à m'ouvrir la porte toute grande ? Je serais partie... la tête haute... Mais... vous vous êtes obstiné... vous m'avez... séquestrée... Moi, je suis devenue folle... Pardon, Alain... Pardon... Adieu...

LE PRINCE, avec un geste de bonté.

Margit...

MARGIT, très émue.

Oh !... (Silence.) Que voulez-vous ?... Nous avons été dupes... d'un mirage... Nous ne sommes plus dupes, ni l'un ni l'autre... Je n'ai qu'à partir.

LE PRINCE

Où irez-vous ?

MARGIT

A ma destinée.

LE PRINCE

Quelle destinée ?... Tout n'est pas préjugé, tout n'est pas mensonge dans ce qu'ils m'ont dit... Vous aurez beau partir, nous restons liés...

MARGIT

Nous ne l'avons jamais été.

LE PRINCE

Le mariage est indissoluble.

MARGIT

Le nôtre n'était qu'une illusion, vous pouvez me laisser partir sans scrupule.

LE PRINCE

Peut-être... Mais non pas sans mélancolie.

*Rideau.*

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

# Les Pièces à Succès



MAURICE DONNAY

**Le Torrent**

GEORGES FEYDEAU

**Un Fil à la Patt**

ABEL HERMANT

**L'Empreinte**

JULES RENARD

**Poil de Carotte**

ÉMILE BERGERAT

**Plus que Reine**

GEORGES DE PORTO-RICI

**Théâtre d'Amou**

(Nouvelle Édition

***sont les plus récentes Publications***

DE LA

# Librairie Ollendorff




3636. — Paris. — Hemmerlé et Cie

